



HAL
open science

Révolutionner l'habitat par le care et le féminisme

Zoé Leddet

► **To cite this version:**

Zoé Leddet. Révolutionner l'habitat par le care et le féminisme. Architecture, aménagement de l'espace. 2023. dumas-04275882

HAL Id: dumas-04275882

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04275882>

Submitted on 8 Nov 2023

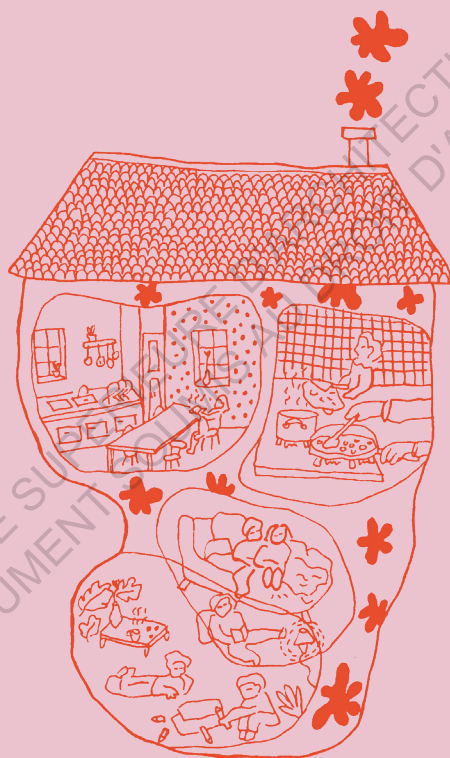
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Révolutionner l'habitat par le care et le féminisme



Zoé Leddet

Février 2022-Juin 2023

Révolutionner l'habitat par le care et le féminisme



Zoé Leddet

Février 2022-Juin 2023

Mémoire de fin d'études
réalisé au sein du séminaire

*Architectures contemporaines :
cultures/pratiques/critiques*

Encadré par Marie-Paule
Halgand

A l'Ecole Nationale
Supérieure d'Architecture
de Nantes

Entre février 2022 et juin
2023

Révolutionner l'habitat par le care et le féminisme

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Zoé Leddet

REMERCIEMENTS

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Je tiens à remercier toutes les personnes sans qui ce travail de recherche n'aurait pas été possible. Je les remercie pour leur aide, leurs conseils, leur présence et le temps qu'ils m'ont données.

Je remercie,

les habitant·e·s de CACICO de m'avoir accueillie les bras ouverts,

Laura pour sa visite de l'habitat Angela.D et pour son aide précieuse,

Marie-Paule Halgand pour l'encadrement de ce mémoire,

mes copain·e·s éloigné·e·s de m'avoir encouragé·e,

Maïa et Julia pour leur amitié précieuse,

Elisa pour son soutien, ses conseils et sa relecture,

Daan pour sa présence rassurante et bienveillante,

ma soeur Camille pour sa solidarité,

ma maman pour son soutien, son encouragement et ses relectures,

Merci

SOMMAIRE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

6 ··· Remerciements

10 ··· Avant-propos

15 ··· Introduction

20 ··· CALICO

23 FEMINISME ET L'HABITAT

*Pourquoi l'habitat est-il
une question féministe?*

25 ··· Des occupations
spatiales inégalitaires

32 ··· Violences

40 ··· Vers une
architecture sécurisante
et hospitalière

48 ··· Un
accompagnement
pédagogique

56 ··· Une
gouvernance vectrice
d'autonomisation et
d'émancipation

65 CARE ET L'HABITAT

*Que se passe-t-il quand
le care est au centre de
l'habitat?*

67 ··· Qu'est-ce que le
care?

74 ··· La mise en commun
pour repenser le soin

86 ··· Entretien ·
Maintenir

93 ··· Prendre soin des
non-humain·es

105 ··· Comment faire
ville ensemble?

113 ··· Conclusion

116 ··· Médiagraphie

124 ··· Table des matières

AVANT-PROPOS

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ce travail de recherche se rapproche de la fin de mes études en architecture. Riches en expériences et en apprentissages, et rythmées par des rencontres, des découvertes, des échecs, des voyages, des différentes approches, ces années m'ont permis de nourrir mes réflexions et de dessiner ma future pratique architecturale. Je prends le mémoire comme une opportunité, celle d'écrire pour la première fois mes pensées qui ont mûri ces dernières années. Les lignes qui suivent ont été écrites au début de mon master en automne 2021, et ont été remodelées un an et demi plus tard. Elles constituent les premières ébauches de mon travail de mémoire.

« La ville pour tous·tes (pas pour tous) », tel serait un des idéaux à atteindre.

C'était place de la République en 2019, des hommes se sont appropriés la place après l'installation d'une rampe de skate. Les hommes se trouvaient alors au centre de la place alors que les femmes et les minorités étaient autour ou bien la traversaient seulement. Cet exemple est assez représentatif de la société dans laquelle nous vivons. Une société hétéro-patriarcale où le système masculin domine : l'homme blanc, hétéro, cisgenre et valide est supérieur et universel. Cette référence universelle, on la retrouve depuis l'homme de Vitruve, le modulator de Le Corbusier ou encore le Neufert. Et c'est à partir de cette norme là que nos espaces sont conçus. En résultent ainsi des espaces normés qui influent sur nos corps et nos mouvements, et qui rejettent toutes personnes ne correspondant pas au modèle universel ; soit les femmes et toutes les personnes sortant de cet archétype. L'architecture peut-elle échapper à la domination patriarcale? L'environnement

se construit et se bâtit selon la société dans laquelle il évolue. Par ailleurs l'architecture est inséparable des constructions sociales et influence nos comportements. Ainsi, si la société évolue, les espaces doivent évoluer et vice-versa. Et si, comme nous le livre Paul B. Preciado dans son livre *Je suis un monstre qui vous parle*¹, le point de départ était de changer de paradigme. Passer du paradigme de la «différence sexuelle» ou de la «différence homosexuel·le» à un nombre interminable de différences, corps et désirs non identifiés et non identifiables : les multitudes queer² qui prennent en compte l'importance d'une multitude des corps : corps transgenres, hommes sans pénis, gouines garous,... En ce sens, on ne parle pas de neutralisation des différences mais bien d'une prolifération des pratiques et formes de vie. Prendre conscience des normes dominantes pour les déconstruire et laisser place à d'autres constructions, plus riches, variées et moins autoritaires. Penser une architecture vivante et fluide, où le corps serait au centre du processus architectural. L'architecture ne pourrait-elle pas composer avec/pour les corps (différents) qu'elle accueille? Une architecture vivante qui provoquerait des émotions, des sensations, des moments. Une architecture créatrice de relations beaucoup plus proches avec le corps humain³. En tout cas une chose est sûre, l'architecture ne peut être universelle, elle doit s'adapter et permettre ces différences ; les différences comme source immense des possibles ; les différences comme point de départ de nouvelles complicités.

La pensée queer

Les personnes queer, ne s'identifiant pas comme cisgenre et/ou hétérosexuel·le, se construisent hors des normes. Elles ne sont donc pas entièrement intégrées à la société et ne sont pas prises en compte dans le champ de l'architecture conventionnelle. Face à la pluralité des individus s'opposant au prétendu standart universel et au fonctionnalisme qui y est associé, le queer est ce qu'on pourrait appeler une approche, et surtout un processus de subversion des normes dominantes. Le queer est ainsi pensé comme «revendications de genre et de sexualité qui défie les catégories identitaires vers une position anti-capitaliste et anti-

1-Preciado (Paul B), *Je suis un monstre qui vous parle*, Paris, GRASSET, 2020, 127p.

2- Preciado (Paul B), *Multitudes queer, notes pour une politique des anormaux*, 2003 n°12, p17 à 25.

3-Bonnaud (Xavier), «L'expérience de l'architecture et son potentiel d'ancrages», in Bodart Céline t Younès Chris, *Au tournant de l'expérience*, éd. Hermann, 2018, p. 207-223.

4- Valarand (Olivier). *Regards queer sur l'architecture : une remise en question des approches identitaires de l'espace*, revue Captures, volume 1 numéro 1, mai 2016, 22p.

oppression»⁴. En cela, «la pensée queer est intéressante car elle permet une approche intersectionnelle. Une approche qui prend en compte les différentes oppressions qu'un individu peut subir»⁵.

L'intersectionnalité

L'intersectionnalité, c'est prendre en compte l'ensemble des facteurs pouvant porter à discriminations. C'est montrer que la domination est plurielle et que les discriminations se croisent, et parfois se renforcent. L'intersectionnalité «permet de construire du commun sans avoir à passer par une abstraction des différences»⁶. Ainsi, l'intersectionnalité appliquée à l'architecture permettrait d'aller vers des villes et des architectures attachées à notre condition humaine ; des espaces montrant des sensibilités et agissant de manière intersectionnelle ; des espaces supports à l'éducation des corps différents, supports à l'acceptation des différences.

Cela nous amène à la question du comment vivre avec les autres ? Comment vivre les différences ? Comment se construire soi, avec et par les autres ? Ces questions, elles ont réellement émergé pendant notre séjour à Dieppe⁷ lors de l'atelier participatif organisé par le collectif microsillons, où avec Camille, Divakar et Romain nous avons pris conscience de la difficulté à nous mélanger, nous, étudiant·es du studio de projet. D'une part, la répartition des étudiant·es dans les minibus était similaire à celle de l'organisation spatiale du studio OB11, c'est-à-dire non mélangée. D'autre part, la répartition des étudiant·es dans les dortoirs de l'auberge était non-mixte, avec d'un côté les hommes et de l'autre les femmes. Des observations qui ont ouvert la discussion, nous permettant d'en prendre conscience ensemble afin de changer ces mauvaises (?) habitudes. Ainsi, cela m'amène à me demander : comment vivre les différences se retranscrit-il spatialement ? Autrement dit, comment, en tant qu'architecte, pouvons-nous offrir des lieux qui permettent de vivre ces différences ? Peut-être qu'apprendre à vivre les différences dès notre chez soi faciliterait les relations à l'extérieur et permettrait d'aller vers une société plus égalitaire. Et si cette construction de soi et des différences commençait à la maison ?

5- Foucault (Elsa), *dé/corps queeriser l'architecture*, Nantes, mémoire, juin 2021, p28.

6- Lepinard (Eleonore), Mazouz (Sarah), *Pour l'intersectionnalité*, Paris, onamosa, 2021, 69p.

7- Festival Diep-Haven 2021, dans le cadre du studio de projet Muter Habiter Penser.

INTRODUCTION

*Comment l'espace domestique
est-il à réinventer pour aller
vers un habitat plus égalitaire
et des formes de vie basées sur le care ?*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Construire des cabanes pour guérir, Julie Delporte



«Nous construisons des maisons où guérir»

Dans son manifeste *Décroissance sexuelle*⁸, Julie Delporte a recueilli les paroles de survivant·e·s ayant subi des agressions sexuelles. Ce recueil de paroles, accompagné de gravures à l'eau-forte, est doux, calme, bienveillant, intime, et dessine un chemin pour aller vers une guérison collective. «*Nous construisons des cabanes où guérir*» est une invitation pour construire, ensemble, des maisons solidaires, sécuritaires, hospitalières, et où apaisement, cicatrisation et écoute y sont au cœur. «*Nous construisons des maisons où guérir*» fait allusion aux violences quotidiennes que subissent les femmes et les minorités chez elleux. Souvent assimilé au bien-être et au confort, le chez-soi est encore trop souvent le lieu de violences, d'inégalités et d'inconfort. Les logements que nous habitons sont le reflet d'une société patriarcale et capitaliste dans laquelle nous vivons : inégalités de genre, de «race», de classe sociale, individualisation, etc. La crise sanitaire, révélant les vulnérabilités de chacune, y compris celles de nos villes, et exacerbant les rapports de force entre les individus qui s'établissent dans l'espace privé, a montré à quel point nos villes sont de plus en plus inhabitables : l'air y est de plus en plus étouffant, les logements de plus en plus petits, les loyers de plus en plus chers, et les relations de plus en plus cassées.

Tout évolue. Alors pourquoi pas nos maisons?

L'espace domestique est un lieu dans lequel on se construit énormément. C'est un lieu où il y a des choses à faire pour que les mentalités changent. Hors, l'agencement de nos milieux de vie n'a pas beaucoup évolué contrairement à certains de nos modes vie. Les familles se construisent, se déconstruisent et se reconstruisent, les familles s'élargissent, les familles changent, et il est temps que l'architecture s'accorde à cette réalité. Tout évolue, alors pourquoi pas nos maisons? Pour Claire Logoz, ancienne étudiante à l'EPFL, «les espaces influencent notre manière de vivre, l'architecture a un pouvoir social, il est donc évident que les espaces nous formatent»⁹.

8- Delporte (Julie), *Décroissance sexuelle*, L'oise De Cravan Eds, 2021, 64p.

9- Perroud (Sandrine), «Comment rendre nos logements moins hétéronormés?», EPFL, 20/10/2020, url : https://actu.epfl.ch/news/comment-rendre-nos-logements-moins-heteronormes/?fbclid=IwAR2r_FMQuSd-puM9HKxo_mxYo9-a0nMSJhOlns_hX4H6MPMeb09QBSyxa8 [consulté le 16 mai 2022]

Les logements, tels qu'ils sont conçus aujourd'hui, entraînent des inégalités, ils renferment et excluent, ils ne permettent pas de vivre les différences et de s'ouvrir à nos voisin·es, nos aîné·es, nos animaux, nos plantes. Par conséquent, la réinvention de nos espaces domestiques n'est pas secondaire, elle est urgente et représente tant un enjeu sociétal qu'environnemental. Nous devons faire des pas de côté pour s'émanciper et imaginer l'habitat autrement, loin du système qui vise à privatiser et à individualiser nos vies quotidiennes. La réinvention du quotidien, et donc du foyer constitue le fondement de la révolution à venir pour esquisser un avenir meilleur, plus solidaire et plus juste. Et si nous prenions comme leviers une approche féministe et la théorie du care pour dessiner les traits d'un nouvel habitat? Un habitat se situant à l'intersection entre l'habitat groupé et l'habitat social, plus égalitaire, plus mixte et où les habitant·es entretiennent et cultivent des relations de soins.

L'éthique du care et une approche féministe de l'habitat

En adoptant une approche féministe de l'habitat, nous réinterrogeons la manière dont on fait du projet aujourd'hui en empruntant toute une méthodologie de travail, allant de la conception à la réalisation, pour proposer une bifurcation vers un habitat plus accueillant, solidaire, égalitaire et ouvert à tous les corps. Employer le terme 'habitat' plutôt que 'logement' est ici volontaire puisqu'il permet d'appréhender un sujet qui va au-delà des quatre murs du logement et qui enveloppe à la fois le bâtiment, le quartier et la ville. Une approche féministe intersectionnelle de l'habitat est la base pour (re)tricoter un chez-soi confortable et dépourvu de tout rapport de force ; et pour réactiver les liens, agir, s'éduquer ensemble, réparer ensemble, faire corps, et être plus fort·es, tous·tes réunies. Toutefois, dessiner les traits d'un habitat plus égalitaire et inclusif n'ira pas sans le pouvoir de l'éthique du care. A quoi ressemblerait un habitat centré sur le care? L'éthique du care est une politique de ménagement qui remet au centre le corps de chaque individu. C'est une action, une activité : celle de s'occuper de. Prendre soin de soi, des autres, mais aussi du monde. A une époque où préserver ce qui nous entoure est primordial, recentrer l'habitat autour de la valeur du care serait un moyen de transformer les relations que nous entretenons avec le monde, et de recoller les liens déchirés, accepter les différences, et vivre avec.

Comment l'espace domestique est-il à réinventer pour aller vers un habitat plus égalitaire et des formes de vie basées sur le care ?

Si dans un premier temps nous présenterons de manière très succincte le projet d'habitat groupé CALICO situé à Forest en Belgique, nous consacrerons une première partie au *féminisme et à l'habitat*, où nous tenterons de comprendre pourquoi l'habitat est-il une question féministe, et où nous tracerons les traits d'un habitat féministe, plus égalitaire, collectif et mixte. La deuxième partie portera sur *le care et l'habitat*, et tentera de répondre à la question : que se passe-t-il quand le care est au centre du projet? Nous proposerons alors des clés pour construire, ensemble, des formes de vie plus solidaires, inclusives et hospitalières, qui seront possibles que si nous (re)mettons les valeurs du care au centre de l'habitat, et donc au centre de nos vies. Parallèlement à cela, des petites parenthèses se présentent tout au long de ce travail d'écriture. Les premières sont repérables par leur fond rose et présentent des espaces du projet CALICO. Les deuxièmes sont des photographies du projet d'habitat groupé La Borda à Barcelone.

Méthodologie de recherche

Ce travail de recherche est réalisé à partir de sources assez variées traitant le genre, l'intersectionnalité, le chez soi, le commun, le care, le non-humain. La bibliographie inclut des livres, revues, articles, romans graphiques et documents divers. Les recherches se sont aussi agrémentées d'une médiagraphie avec des podcasts, des films, des conférences et des sites internet. En plus de ces recherches théoriques, ce travail s'est puisé de projets d'habitats groupés existants, venant mettre en confrontation les apports théoriques développés. L'écriture de ce mémoire a alors été possible grâce aux entretiens que j'ai menés avec les habitant·es du projet d'habitat CALICO dans la commune de Forest, à Bruxelles. Cette phase d'entretien a alors été très importante pour mon travail de recherche puisqu'elle m'a permis d'apporter des réponses, d'acquiescer des concepts théoriques ou non, et de venir poser des limites. A cela, se sont ajoutées des recherches sur d'autres projets d'habitats groupés, notamment celui de La Borda à Barcelone et de la maison des Babayagas à Montreuil, ainsi que des expériences personnelles.

CALICO, Care and Living in Community

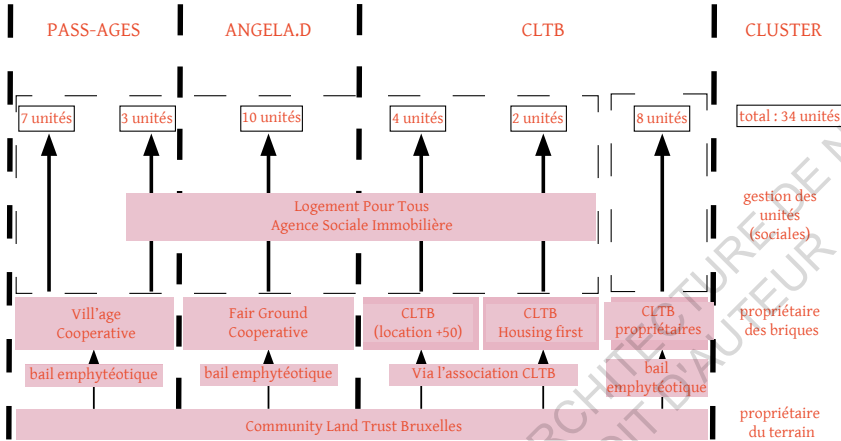


En 2018, des associations, des citoyen-ne-s et des institutions publiques se sont réunies autour d'un projet commun, celui d'un habitat plus inclusif, égalitaire et soudé ; un habitat mixte: socio-économique, multiculturel, intergénérationnel, sensible aux questions de genre, de care et de vivre ensemble. Un habitat antispéculatif et ouvert sur son quartier où chacune trouve sa place et se sent bien chez soi.

Le projet CALICO a été sélectionné pour un co-financement européen, dans le cadre des Actions Innovatrices Urbaines (initiative de l'Union Européenne). Ainsi, pendant trois années, tous les acteur-ri-ce-s partenaires ont porté le projet, et ont réussi à faire face aux difficultés rencontrées : le temps assez court, les divergences, les retards et la crise sanitaire. CALICO, c'est un projet d'habitat groupé porté par dix partenaires (CLTB, Angela.D, Pass-ages, Bruxelles-Logement, la VUB, Eva.bxl, la commune et le CPAS de Forest, Perspective Brussels, Bruxelles Logement), qui se trouve à Forest, une commune de Bruxelles en pleine mutation depuis ces quinze dernières années. Les 34 logements de CALICO s'inscrivent dans une unité résidentielle appelée «La Source»,

conçue par le promoteur The Belgian Land. C'est un projet clé-en-main car il fallait parvenir à ce que le projet soit bel et bien habité trois ans après le démarrage du projet. Les 34 logements sont divisés en trois habitats groupés, détenus chacun par le CLTB, Angela.D et Pass-ages. Le tout ne faisant qu'une entité, socialement et culturellement mixte.

L'organisation générale de CALICO



L'implication associative est un point essentiel du projet :

Le CLTB : un projet antispéculatif

Le CLTB s'engage à proposer des logements antispéculatifs et perpétuellement abordables à des ménages modestes, ceci est possible grâce à la séparation du terrain et du bâti. A CALICO, le CLTB gère un habitat de 14 logements et l'opération immobilière.

Pass-ages : un projet fidèle aux cycles de la vie

L'association Pass-ages, fondée il y a dix ans, a pour mission de créer un lieu de vie bienveillant, ouvert sur son environnement, qui allie cohabitation intergénérationnelle et accueil d'une maison de naissance et d'une maison de mourance.

Angela.D : un projet inclusif et égalitaire

L'association Angela.D propose dix logements à des femmes en situation de précarité et vise à mettre le genre au centre de l'habitat, pour un projet féministe et auto-géré par des femmes.

FEMINISME

Et l'habitat

*Pourquoi l'habitat est-il
une question féministe ?*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Des occupations spatiales inégalitaires

Pendant longtemps l'espace domestique (privé) était destiné aux femmes alors que l'espace public n'était destiné qu'aux hommes. Même si ce cas de figure tend à s'estomper aujourd'hui puisque les femmes occupent de plus en plus l'espace extérieur et la vie publique, les injustices spatiales n'en demeurent pas pour autant résolues.

La théorie des sphères séparées

La théorie des sphères séparées trouve son origine au XVIII^{ème} siècle aux Etats-Unis, et propose une division genrée de l'espace. L'homme occupe l'espace extérieur, public et politique, synonyme de pouvoir, alors que la femme, elle, évolue au sein de l'espace privé de son foyer. L'extérieur appartient aux hommes et l'intérieur appartient aux femmes. Cette dichotomie public-privé s'est accentuée aux débuts du système capitaliste, à mesure que la révolution industrielle progresse¹. L'espace domestique est devenu secondaire et a perdu toute sa valeur dès lors que l'homme de la maison, autrement ouvrier à cette époque, quitte son foyer chaque matin pour aller travailler et retrouver un centre de production. C'est ainsi que le capitalisme industriel a séparé la maison et le travail, établi sur «des distinctions fonctionnelles et biologiques entre les femmes et les hommes, et a entraîné la division sexuelle des tâches»². L'image du père qui part au travail et qui ramène l'argent nécessaire au maintien de la famille, et de la mère femme au foyer est alors établie comme modèle au sein du discours dominant. Si la configuration spatiale reproduit ce dualisme public-privé, elle contribue surtout à sa perpétuation. La séparation de l'espace public-privé, identifiée au masculin-féminin et au productif-reproductif est donc née il y a quelques centaines de décennies déjà. Cette séparation genrée des rôles a longtemps paru naturelle : la place de la femme était «biologiquement» à la maison. Elle est aujourd'hui considérée comme une construction sociale, culturelle et historique, et influence encore beaucoup sur nos modes de vie. Nos comportements sont hérités de cette théorie.

1- Valdivia (Blanca), "La maison sans genre de l'urbanisme féministe", *Chronique féministe 122 - Un toit à soi*, Bruxelles, juillet-décembre 2018, p13.
2- *Ibid.*

Par ailleurs, la révolution industrielle a aussi entraîné «la construction sociale de la dévaluation du travail domestique et des soins qui a accompagné le développement de la production mercantile»³. Le travail reproductif, essentiellement réalisé par les femmes, alors qu'il n'est sans cesse dévalorisé, est nécessaire à la survie du travail productif. Qui nettoie son lieu de vie, qui cuisine le dîner en rentrant du travail, qui emmène les enfants à l'école, qui met la machine à laver en route, qui fait les courses... pendant que l'autre travaille, ou se repose sur le canapé, ou bien est en train de se dépenser à la salle de sport? Pourquoi continuons-nous à invisibiliser, à dénigrer, à ne pas rémunérer ou à sous-payer le travail domestique alors qu'il est indispensable à notre (sur)vie?

Le travail reproductif, ou le care domestique

Mais qu'entendons-nous par travail reproductif ? Nous sommes tous et toutes des humain·es. Nous vivons tous et toutes sur terre. Nous avons tous et toutes besoin de nous nourrir, de laver notre linge, de le ranger, de nettoyer notre logement, de faire des courses, de faire la vaisselle, et j'en passe. Le travail reproductif, terme apparu et employé dans les années 1970 par les féministes matérialistes, c'est cela. Ce sont toutes les tâches dites «ménagères» que nous répétons à longueur de journée. Ce sont aussi toutes les tâches parentales indispensables à l'éducation des enfants. Ce sont toutes ces tâches, précédemment énumérées, répétées, aliénantes, quotidiennes, épuisantes, ingrates, pénibles, invisibilisées et qui ne sont pas rémunérées. Le travail reproductif, c'est «tout service qui vise à préserver, à prendre soin, de l'autre, de son environnement, de son espace de vie»⁴. Au travail reproductif, nous pouvons aussi parler de care domestique : le banal, le quotidien, la part prise du care dans les familles, les relations entre les membres. Et qui prend en charge essentiellement le travail reproductif?

3- Valdivia (Blanca), "La maison sans genre de l'urbanisme féministe", *Chronique féministe* 122 - Un toit à soi, Bruxelles, juillet-décembre 2018, p13.

4-Molinier (Pascale), Laugier (Sandra), Paperman (Patricia), *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, p163.

«La pourvoyeuse principale du care»⁵ (la réponse est déjà là) est majoritairement la femme, celle qui voit les charges s'empiler, son emploi du temps surbooké, la charge mentale s'accroître, et où double journée, organisation, coordination, sacrifices... font partie de son quotidien.

Le care domestique est beaucoup plus complexe que cela, il est transversal et intersectionnel, nous y reviendrons plus en détails dans la deuxième partie *CARE et l'habitat*.

«Privilégiés à la ville et au travail, les hommes le sont aussi à la maison - du moins, quand ils sont en couple hétérosexuel - en participant moins à la gestion du ménage et en bénéficiant de plus de temps libre»⁶

Les femmes exercent davantage les rôles dits de soin, et ce n'est pas un mythe, les statistiques le prouvent⁷ ; et occupent donc plus certaines pièces du logement que d'autres. Il y a donc encore des progrès à faire... en plus d'arrêter de dire que le temps où les hommes ne faisaient rien à la maison est révolu. Ce n'est pas vrai. Il existe encore de réelles disparités. La division genrée (et classiste) des tâches au sein d'un foyer est encore très présente: «les femmes passent deux fois plus de temps que les hommes aux activités de ménage et de courses, les hommes passent deux fois plus de temps que les femmes au jardinage»⁸. Le logement est majoritairement pensé comme lieu de repos ou de loisirs, alors que pour beaucoup d'entre nous le logement constitue un lieu de travail⁹, et met donc de côté des espaces dits «secondaires» comme la buanderie, souvent petite, très peu lumineuse et parfois éloignée. Il faut les rendre visibles plutôt que de les cacher. Prendre en compte les réels besoins liés au travail domestique est primordial dans la conception architecturale. Certes, l'architecture ne transformera pas toutes les pratiques, mais l'architecture peut et doit servir de levier pour des transformations sociales.

5- Molinier (Pascale), Laugier (Sandra), Paperman (Patricia), *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, p136.

6- Tuailon (Victoire), *Les couilles sur la table*, Villeneuve-D'ascq, Points, 2021, p122.

7- *Ibid.* p119. Dans son livre *les couilles sur la table*, Victoire Tuailon livre les résultats des enquêtes "Emplois du temps" de l'INSEE qui a enregistré le nombre de minutes délivré par chacune aux tâches domestiques. Les chiffres montrent qu'en moyenne, sur une journée en 2010, les femmes travaillent 50% de temps en plus que les hommes pour le travail domestique. Et le temps des hommes consacré aux tâches domestiques n'a augmenté que de 17 minutes entre 1986 et 2010.

8- *Ibid.*

9- Chollet (Mona), *Chez soi, une odyssee de l'espace domestique*, La découverte, Paris, 2016, p179.

La fée du logis

«Le patriarcat s'est débrouillé pour imposer aux femmes vivant en couple hétérosexuel de nettoyer le foyer, de préparer le repas et de s'occuper des enfants GRATUITEMENT»¹⁰

Dans son roman autofictif *La Femme gelée*¹¹ paru en 1981, l'écrivaine française et prix Nobel de littérature en l'année 2022, Annie Ernaux dépeint très bien les différents rôles sociaux qu'occupent les femmes et les hommes à cette époque, ces derniers étant toujours d'actualité. Dans son roman, Annie Ernaux fait part de sa propre vie sous le prisme du genre. Elle nous raconte ce qu'est être une fille, une adolescente, une étudiante, une femme, une mère dans une société patriarcale. Elle nous raconte sa découverte des différences sociales entre les femmes et les hommes, à travers l'éducation, les livres, les films, les discussions, et les violences qu'engendrent ces inégalités, alors même qu'elle a grandi dans une famille où «devenir quelqu'un ça n'avait pas de sexe pour mes parents»¹², avec une mère qui ne faisait pas le ménage et un père qui épluchait les pommes de terre. Elle nous raconte comment, en «se casant» avec un étudiant en droit, puis en se mariant avec, elle est devenue une femme gelée où liberté, curiosité, inattendu, sortie se sont gelés pour être remplacés par courses, vaisselle, ménage, cuisine, balade... la liste est longue. Elle nous raconte comment elle l'a vécu. Elle nous raconte toutes les tensions qui s'agitent en elle, entre l'idéal égalitaire féministe et l'idéal ménager. Elle nous raconte comment, malgré elle, malgré ses aspirations, elle est devenue «la gardienne du foyer, la préposée à la subsistance des êtres et à l'entretien des choses»¹³. *La femme gelée* est un texte sur l'éducation des filles établissant avec subtilité et sincérité les mécanismes socio-culturels qui construisent une féminité normée et soumise aux stéréotypes de genre.

10- Bastide (Lauren), *Futur.es*, Paris, Allary Eds, 2022, p88.

11- Ernaux (Annie), *La femme gelée*, Barcelone, Gallimard, 2022, 192p.

12- *Ibid.* p39.

13- *Ibid.* p158.

La buanderie



ECOLE NATIONALE SUPPLÉMENTAIRE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOURCE AU DROIT D'AUTEUR

La buanderie

La buanderie commune n'est pas présente à CALICO. Elle est ajoutée ici car elle constitue un élément essentiel de l'habitat égalitaire. Installer une buanderie commune dans un projet d'habitat collectif, c'est rendre visible le travail domestique, et c'est inviter tout humain·e (et pas seulement les femmes) à venir trier, nettoyer, et étendre le linge ensemble. Penser à une buanderie commune, c'est penser à une grande porte qui s'ouvre à tous et toutes. C'est faire du travail domestique un moment plus agréable et convivial, en partageant, en discutant, en rigolant, et en attendant ensemble autour d'une table et d'un thé. Pour cela, il est essentiel de penser cet espace comme un lieu à part entière, un lieu grand, lumineux, et ouvert sur le reste. Et finalement, d'un point de vue environnemental, la buanderie commune, c'est mutualiser les machines? Oui. Alors, la buanderie commune, c'est aussi plus écologique.

Décloisonner les tâches domestiques, et l'espace domestique

Ainsi, la répartition genrée des tâches domestiques entraîne des occupations spatiales différentes et inégalitaires. Les femmes occupent certaines pièces que les hommes n'utilisent pas, ou presque pas. Je pense alors particulièrement à la cuisine et à la buanderie. Prendre en compte les besoins spécifiques nécessaires au travail reproductif est indispensable. Nous devons penser ces espaces comme prioritaires et non comme secondaires.

Il faudrait alors, comme nous le livre l'architecte Apolline Vranken dans le magazine *Censored* n°6, «décloisonner les tâches domestiques et créer du trouble dans l'espace»¹⁴, comme on crée du trouble dans le genre¹⁵, c'est-à-dire brouiller les limites et dualités intérieur/extérieur, public/privé, homme/femme, vivant/non-vivant, espaces de nuit/espaces de jour, plein/vide... En mettant en permanence les éléments en opposition, le concept de binarité génère toujours des rapports de force. Nous nous sommes construit·es avec la binarité ; la confrontation entre ce qui est normal et ce qui est anormal fait partie de la norme et du discours dominant. «Bousculer les rapports de dominations, notamment le paradigme de la normalité allant de pair avec le concept de binarité»¹⁶ apparaît comme essentiel pour redessiner des récits sans frontières et plus fluides. Comment décoloniser nos imaginaires, nos habitudes de pensées inscrites dans un cadre binaire conduisant à hiérarchiser en permanence deux choses? Des choses arrêtées peuvent-elles devenir floues? Nous devons nous éloigner de la bipolarisation systémique des éléments. Par exemple, j'imagine que si la dichotomie femme/homme n'existait plus, alors les rôles sociaux attribués aux hommes et aux femmes ne seraient plus différents, les rôles liés aux soins des autres ne seraient plus dits «féminins», et les divisions genrées du travail, de l'espace, des tâches quotidiennes n'existeraient plus, ou presque pas.

Autrement dit, si on pensait les humain·es en tant qu'«êtres vivants» (ou «corps vivants», expression empruntée au

14- Vranken (Apolline), «Des bégainages à l'architecture féministe», *Censored*, Paris, 2022, n°6, p61.

15- Butler (Judith), *Trouble dans le genre*, La découverte, 2007, 281p.

16- Villemer (Juliette), *A l'abordage*, Nantes, notice de PFE, 2022, p24.

philosophe Paul B. Preciado¹⁷), alors les termes de masculinité et de féminité n'existeraient plus et leurs attributs respectifs non plus.

Décloisonner les tâches domestiques, c'est donc arrêter de mettre certains espaces de côté. C'est arrêter de mettre une hiérarchie entre les usager·es. C'est arrêter de mettre une hiérarchie entre les activités du logement et donc entre les espaces, en faisant des espaces servant aux tâches reproductives des espaces marginaux. C'est arrêter de mettre en opposition les espaces de jour avec les espaces de nuit, les espaces privés avec les espaces publics, les espaces de travail avec les espaces de loisirs, ou bien encore les pièces chaudes avec les pièces froides. C'est arrêter de mettre sur un piédestal le salon par rapport à la buanderie. C'est décloisonner les «espaces domestiques», en pensant à leurs articulations et à leurs connexions. C'est rendre l'espace plus modulaire, plus flexible, plus évolutif et plus fluide. C'est prendre en compte les réels besoins de ses usager·es. Parce que, finalement, ne pas prendre en compte les réels besoins, c'est répondre à la logique dominante qui tend à normaliser nos logements.

En cela, il apparaît alors comme essentiel aujourd'hui de prendre en compte d'autres inégalités qui demeurent et performment encore trop souvent dans l'espace privé : les violences domestiques.

Violences

C'était en octobre dernier au Lieu Unique, le spectacle *Patriarcat, vivre en confinement éternel*¹⁸ du duo franco-israélien Winter Family, nous plongeait dans le quotidien d'un foyer où la performeuse Ruth Rosenthal a enduré pendant des mois de confinement la violence des mots et des paroles sexistes de son mari Xavier Klaine. Accompagné·es de leur fille Saralei, *Patriarcat* nous invitait à questionner et à déconstruire nos modèles sociétaux très genrés et binaires. Les violences de genre n'ont pas seulement lieu à l'extérieur, comme les médias de masse nous le font croire. Les violences de genre ont aussi lieu, et surtout, à la maison.

17- Tuailon (Victoire), *Les couilles sur la table*, Villeneuve-D'ascq, Points, 2021, p223.

18- Winter family, *Patriarcat vivre en confinement éternel*, Lieu Unique, 12/10/22 à 20h, 1'10.

La garderie



ECOLE NATIONALE SUPPLÉMENTAIRE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À L'ÉVALUATEUR

La garderie

Tous les jeudis du mois prend place à CALICO une garderie et un atelier d'aide aux devoirs. Les enfants, accompagnés par un·e habitant·e adulte du projet, s'installent dans une salle de l'appartement commun. Les tatamis sont de sortie, les tables et chaises sont installées, les feutres velledas grincent sur le grand tableau blanc. Les enfants font leurs devoirs, ils jouent, ils dessinent, ils rigolent, ils se reposent. Le temps de la garderie, dans un projet d'habitat groupé, est sacré. Il est sacré pour les parents, les mamans seules, les papas seuls. Il offre la possibilité à chacun·e de participer aux réunions pendant ces moments-là, de se reposer, de préparer les repas, de faire du ménage. Il diminue la charge mentale et rend le quotidien beaucoup plus fluide et apaisant. S'ajoutent à ces temps de garderie, des services d'entraide entre les habitant·es pour garder les enfants et aller les chercher à l'école.

Violences de rue

Occuper l'espace public quand on est une femme ou une personne marginalisée, ou plutôt le traverser, c'est se confronter en permanence à des comportements violents : des regards insistants, des insultes, des sifflements, des apostrophes, des compliments déplacés, des agressions sexuelles dans les transports en commun...¹⁹ Occuper l'espace public quand on est une femme ou une personne marginalisée, ou plutôt le traverser, «c'est faire fréquemment l'expérience du harcèlement de rue»²⁰. Occuper l'espace public quand on est une femme ou une personne marginalisée, ou plutôt le traverser, c'est ne pas se sentir à sa place. C'est se sentir en insécurité. C'est avoir peur. C'est traverser, plutôt qu'occuper. C'est adapter nos déplacements. C'est éviter certains endroits ; surtout la nuit.

«Et même si nous avons parfois tendance à croire que la société a évolué au-delà des contraintes rigides comme les rôles genrés, les normes sociales qui ont été enchâssées dans nos villes continuent de contraindre la vie des femmes et celle des autres groupes marginalisés»²¹

J'ai toujours habité à la campagne, en Normandie. Quand j'étais petite, je sortais facilement seule à pied de ma maison, pour aller chez mes cousines, pour aller voir mes copains copines, pour rentrer du collège. Le village où habitent mes parents n'est pas très grand. Je n'avais pas peur. Sauf la nuit. Sauf quand il pleuvait et que les conducteur-trice-s roulaient comme des dingues. Je suis arrivée en ville pour la première fois en 2018 pour ma première année d'architecture. Tout était nouveau pour moi, la vie en studio seule, le voisinage bruyant, le carrefour à deux minutes à pied de chez moi, le bruit ahurissant de l'hélicoptère... Tout était nouveau pour moi, les messages déplacés d'hommes dans la rue, les sifflements, les insultes, les gestes déplacés dans le tram,... devoir changer de trottoir, accélérer le pas, se retourner en permanence par peur d'être poursuivie, fermer la porte de chez soi le plus vite possible, ou encore appeler une copine quand je rentrais seule et que j'avais peur. J'ai vite compris que

19- Tuailon (Victoire), *Les couilles sur la table*, Villeneuve-D'ascq, Points, 2021, p80.

20- *Ibid.*

21-Kern (Leslie), *Une ville féministe*, traduction d'Arianne Des Rochers, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p18.

la ville n'était pas faite pour moi : je ne peux pas m'installer tranquillement n'importe où, je ne peux pas skater n'importe où, je ne peux pas déambuler n'importe où. Et encore, je suis blanche, cisgenre, valide. Je ne suis pas mère, je n'ai pas de poussette avec moi. Je ne suis pas en situation de handicap, je n'ai pas de fauteuil roulant avec moi. «La ville est construite selon des standards masculins»²². La ville n'est pas faite pour moi, la ville n'est pas faite pour nous, femmes, et autres groupes marginalisés. Mais je n'arrêterai pas de l'occuper, même si j'ai toujours un peu peur, même si les médias de masse retranscrivent en boucle l'insécurité en ville (à l'instant où j'écris actuellement, je suis à Nantes dans mon appartement, il fait nuit et dehors en plein centre-ville deux camions de police guettent la ville, sachez que je ne me sens pas plus en sécurité avec elleux) et même si mes parents, mes proches et mes ami·es ont peur pour moi.

Quand je lis dans le livre de Victoire Tuaillon que «pour des raisons de sécurité, 26% des femmes renoncent à sortir de chez elles, contre 6% des hommes»²³, une question me trotte dans la tête : mais sommes-nous vraiment plus en sécurité chez nous?

Violences conjugales : le privé est politique

Les violences de genre, ce sont des violences physiques, psychologiques, verbales et quotidiennes, ce sont des violences publiques mais aussi privées, ce sont des violences commises par les hommes sur les femmes, mais aussi sur les hommes (violences transphobes et homophobes). Les violences de genre sont très répandues, trop répandues. Elles s'exercent en premier lieu au sein du couple et de la famille. Elles s'exercent donc en premier lieu, à la maison. Nous avons tendance à décrire notre chez soi comme un lieu de confort, de bien-être. Un lieu où nous nous retrouvons seule·e, ou accompagnée·e, nécessaire pour la construction de soi et le bien-vivre extérieur. Néanmoins, le chez soi est aussi un lieu où les violences domestiques se présentent. Les confinements à répétition dûs à la crise sanitaire n'ont fait qu'augmenter, ou rendre visibles, les violences intrafamiliales.

22- Tuaillon (Victoire), *Les couilles sur la table*, Villeneuve-D'ascq, Points, 2021, p151.
23- *Ibid.*

Le film *l'Immensità*²⁴ d' Emanuele Crialese rend compte de cette situation en racontant l'histoire d'une mère de famille, victime de violences domestiques, qui est piégée chez elle et trouve refuge dans la relation avec ses enfants. Aujourd'hui, une femme sur cinq subit des violences domestiques²⁵. Plus de 225 000 femmes sont victimes de violences conjugales en France, et dans tous les milieux sociaux²⁶. A l'heure où je suis en train d'écrire, 102 femmes depuis le début de l'année ont été tuées en France par leur compagnon ou ex-compagnon²⁷. Le chez soi peut donc aussi devenir un lieu à fuir. Ces situations d'urgences (en plus d'un certain autre nombre de ruptures : décès, accident, maladie...) placent les femmes en premières lignes et les exposent à de réelles difficultés (quitter le logement, retrouver un logement,...)²⁸. Comment sortir de ces situations? Comment retrouver un chez soi accueillant? Comment accompagner les personnes victimes de violences? Parce que oui, les violences domestiques touchent aussi les enfants : «le logement est aussi le théâtre de ce rapport de pouvoir qui existe entre adultes et enfants»²⁹ (ces derniers peuvent être victimes de la violence des adultes : des violences psychologiques, physiques, des violences homophobes ou transphobes, inceste), les personnes âgées et les travailleuse-s domestiques.

Si pendant longtemps on a fait des violences domestiques une affaire privée (le viol est condamné par la loi en tant que crime que depuis trente ans), le slogan «le privé est politique» utilisé à partir des années 1960 lors des mouvements de libération des femmes nous rappelle que «les expériences individuelles sont ancrées dans des structures sociales et doivent être prises en compte à l'échelle politique»³⁰. Il en est de même à l'échelle de l'architecture et du logement. Nous pouvons dès lors nous demander : qu'est-ce que l'architecture a à voir avec cela? L'architecture a-t-elle un rôle à jouer là-dedans?

24- Crialese (Emanuele), *L'Immensità*, Italie, 2022, 1h34'.

25- Verdier (Magali), Paziienza (Lorella), De la Pena (Marcela), "Le droit au logement, le CLTB s'y engage! L'approche genre comme outil d'émancipation", *Chronique féministe 122 - Un toit à soi*, Bruxelles, juillet-décembre 2018, p13-14.

26- Tuailon (Victoire), *Les couilles sur la table*, Villeneuve-D'ascq, Points, 2021, p152.

27- Féminicides. url : <https://www.feminicides.fr/f%C3%A9minicides-2022>

28- Salembier (Chloé), «De la petite maison dans la prairie aux marchands de sommeil» - 40 récits de femmes pour analyser les ruptures, besoins et modes de débrouille face à l'inégalité de l'accès au logement", *Chronique féministe 122 - Un toit à soi*, Bruxelles, juillet-décembre 2018, p6.

29- Chollet (Mona), *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, La découverte, Paris, 2016, 356p.

30- Tummers (Lidewij), «stéréotypes de genre dans la pratique de l'urbanisme», traduction d'Hélène Tronc, *Travail, genre et sociétés*, La découverte, 2015, n°33, p.76.

Des logements inadaptés

Il est certain que l'architecture ne résoudra pas les violences domestiques, en revanche je pense qu'il est important de comprendre comment l'architecture participe en quelque sorte à leur perpétuation et comment elle peut aggraver les situations. Saisir les causes rendant nos logements invivables, surtout pour des personnes victimes de violences domestiques, est primordial pour notre pratique architecturale. Car, ne nous voilons pas la face, l'organisation spatiale y est pour quelque chose. Et il est urgent de changer les/des choses.

Les confinements à répétition ont révélé à quel point nos appartements en ville sont inhabitables. Le géographe Michel Lussault le dit très bien dans son article «*Et si l'on ménageait les urbains?*»³¹ : «un appartement dans une métropole s'avère agréable surtout si... l'on y demeure peu»³². Les loyers hors de prix, les appartements de plus en plus petits, l'optimisation fonctionnelle, le manque d'espaces communs, d'espace à soi et d'espace extérieur,... font que nous ne sommes pas, ou plus, bien chez nous (pas tout le monde, mais les familles monoparentales, les personnes âgées, les ménages les plus précaires... si).

La petitesse de l'espace domestique est un facteur qui peut faire augmenter les violences : être les un·e·s sur les autres, ne pas pouvoir s'enfermer, partager la même chambre,... sont des conditions qui ne font qu'empirer les choses. «Quand on vit à deux ou plus, on peut avoir envie de fermer une porte et de s'isoler une heure - et pas aux toilettes, si possible»³³. Dans la plupart de nos logements, le manque d'espace à soi où nous pouvons nous enfermer à clé, nous ressourcer, nous reposer, pour nous retrouver seul·e est flagrant. Annie Ernaux l'écrit très bien dans son roman *La femme gelée*³⁴ quand elle emménage pour la première fois avec son petit ami de l'époque : «je vais perdre définitivement la solitude. Peut-on s'isoler facilement dans un petit meublé, à deux»³⁵ ?

31- Lussault (Michel), «Et si l'on ménageait les urbains», *Soutenir, ville, architecture et soin*, Paris, Pavillon de l'Arsenal, 2022, p257-259.

32- *Ibid.* p258.

33- Chollet (Mona), *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, La découverte, Paris, 2016, p98.

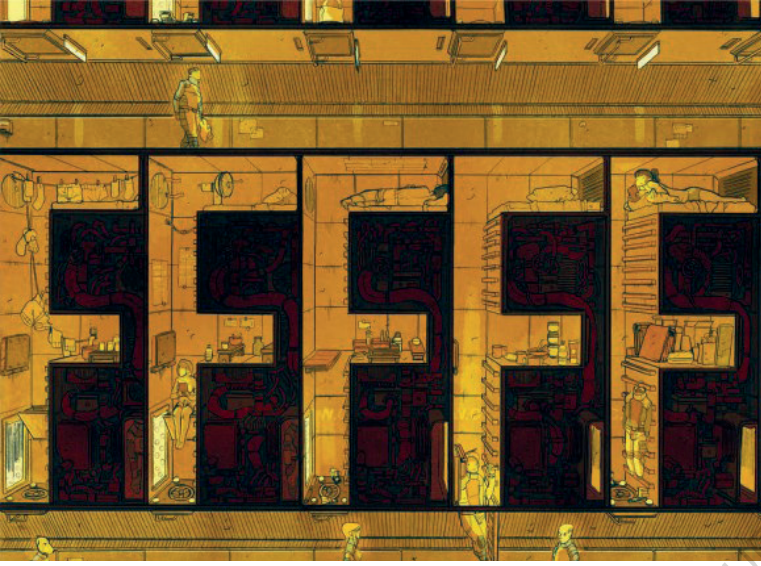
34- Ernaux (Annie), *La femme gelée*, Barcelone, Gallimard, 2022, 192p.

35- *Ibid.* p129.

Disposer d'un espace personnel, d'un espace rien qu'à soi, surtout quand on est une femme et que l'on passe la plupart de notre temps dans le soin à l'autre, est un point à ne pas manquer lors de la conception architecturale. Il apparaît ainsi important d'aménager l'espace en fonction des besoins de ses usager·es, et donc d'offrir un espace en plus au sein même du logement (même s'il est souvent de dimensions modestes), envisageable de par sa configuration, sa flexibilité et sa modularité.

Anonymat

L'anonymat de l'individu à l'échelle de la ville, du quartier et du logement n'aide pas non plus les personnes victimes de violences à parler, à interpeller et à demander de l'aide à l'autre, et peut même renforcer ce sentiment d'insécurité. Or, le plus important quand on subit des violences, mais le plus difficile aussi, c'est réussir à sortir de chez soi. Et réussir à sortir de chez soi nécessite de l'aide, du soutien et de l'encouragement. Connaître le nom de ses voisin·es, de palier, de l'immeuble, de quartier,... est indispensable aujourd'hui pour aider toute personne victime de violences à la maison. Sauf qu'actuellement, la plupart de nos immeubles sont constitués d'une juxtaposition de logements privés, standardisés, fonctionnels, où chaque foyer vit contraint entre ses quatre murs, et où les rencontres avec ses voisin·es ne se réalisent que pour une demande spécifique ou pour résoudre un problème. Nos immeubles sont constitués de plein de petites cellules, empilées les unes sur les autres, qui ne communiquent pas entre elles, ou que très peu. Certes, je ne veux pas en faire une généralité, et puis ce n'est pas systématique, mais ce schéma représente une situation courante dans nos villes, j'en ai fait l'expérience depuis mon arrivée à Nantes. Il en est de même en périphérie et à la campagne où l'habitat pavillonnaire accentue l'isolement de la famille et sa dé-socialisation.



Dans son roman graphique *Shangri-la*³⁶, Mathieu Bablet, en dessinant des chambres individuelles où les habitant·es peuvent seulement dormir et regarder la télévision, accentue cette idée selon laquelle nos logements se résument aujourd'hui à une juxtaposition et un empilement de petites cellules privées.

Comment sortir du système qui vise à privatiser et à individualiser nos vies quotidiennes, notre chez soi? Où sont passés les espaces collectifs? Comment rendre nos logements plus hospitaliers et sécurisés?

Vers une architecture sécurisante et hospitalière

«Il ne s'agit pas ici de considérer l'espace comme étant tout puissant dans la régulation des rapports de domination entre les hommes et les femmes, ce que certains auteurs appellent "le fétichisme spatial", mais d'amorcer le dessin d'espaces de vie répondant davantage aux besoins des femmes pour lutter contre les inégalités. L'autonomie, l'hospitalité, la sérénité, l'intimité sont autant de facteurs qui semblent dessiner les formes d'un habitat féministe répondant aux besoins des femmes aujourd'hui»³⁷

36- Bablet (Mathieu), *Shangri-la*, Ankama, Paris, 2016, p124.

37- Salembier (Chloé), «De la petite maison dans la prairie aux marchands de sommeil» - 40 récits de femmes pour analyser les ruptures, besoins et modes de débrouille face à l'inégalité de l'accès au logement», *Chronique féministe 122 - Un toit à soi*, Bruxelles, juillet-décembre 2018, p7.

Une chambre à soi

Virginia Woolf, écrivaine britannique et féministe, écrit en 1929 *Une chambre à soi*³⁸, où elle défend l'importance de l'autonomie et de l'émancipation des femmes. Dans son roman, l'auteure nous rappelle comment jusqu'à une époque récente, les femmes ont été placées sous la dépendance des hommes et ont été réduites au silence. Virginia Woolf illustre son propos à travers des lectures, comme celles de la romancière Charlotte Brontë. A cause de sa condition de femme, l'auteure n'a pas les mêmes droits et les mêmes considérations que les hommes écrivains : elle n'a pas d'espace à elle et est donc obligée d'écrire dans des salons communs où elle est observée, l'empêchant d'écrire librement. Elle n'est jamais seule et, en plus de cela, elle est soumise au dédain et aux critiques de l'homme patriarcale qui ne comprend pas pourquoi une femme écrirait. Ainsi, Virginia Woolf écrit dans son roman que l'un des points clés pour que les femmes puissent s'émanciper était de leur offrir de l'argent, du temps et une chambre à soi.

*«Il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi»*³⁹

L'auteure établit alors un rapport direct entre spatialité et émancipation puisque, d'après elle, il est primordial pour les femmes d'avoir un espace rien qu'à elles où elles peuvent s'étaler pour s'éduquer, s'émanciper, penser.

Disposer d'une chambre à soi, d'une chambre en plus, d'un espace personnel «rien que pour elle», c'est offrir la possibilité de se retrancher, se reposer, se ressourcer. C'est prendre du temps pour soi, lire, ne rien faire, souffler, dessiner, écrire. C'est s'émanciper, s'éduquer. C'est être seule, pour retrouver son intimité. C'est faire une pause. Faire une pause de toutes les corvées, les demandes, les soins donnés aux autres. C'est prendre soin de soi. Disposer d'une chambre à soi, c'est dans quelques (trop nombreuses) situations, se barricader, s'enfermer, se mettre à l'abri, des coups, des insultes, des violences. C'est pouvoir dormir dans son propre lit, et ne pas partager le même lit que son agresseuse.

38- Woolf (Virginia), *Une chambre à soi*, 10/18, Paris, 1929, 171p.

39- *Ibid.* p8.

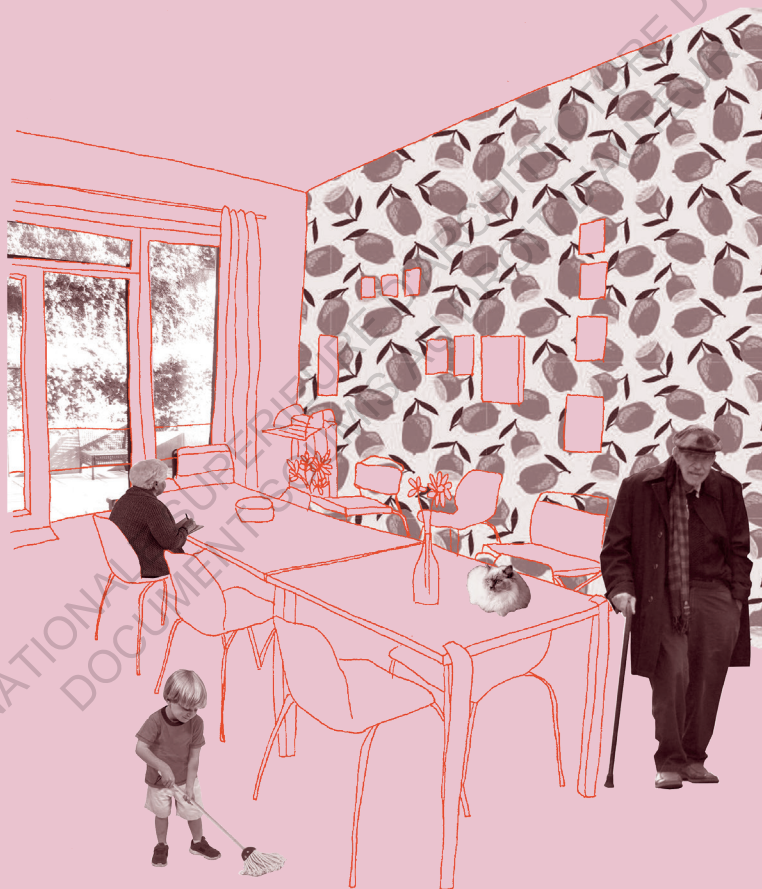
Parce qu'il est trop souvent passé à la trappe, il est indispensable aujourd'hui de penser «l'espace en plus» dans l'organisation spatiale de nos logements.

Voir et être vu-e

Cet «espace en plus», ou cette chambre à soi, est un réel élément à prendre en compte lors de la conception architecturale, et constitue un des leviers architecturaux afin d'améliorer le bien-être et la vie des habitant·es (surtout des habitantes). Mais cet espace ne suffira pas à combattre les violences domestiques, à améliorer le cadre de vie des femmes, des personnes victimes de violences, et isolées chez elles. L'architecture seule ne suffira pas à elle-même, c'est certain, mais penser le logement sous le prisme du féminisme ne peut qu'aider, ou amender les choses. Ainsi, une architecture sécurisante se veut être une architecture où l'habitant·e, depuis son logement peut *voir et être vu-e*. Qu'est-ce que cela signifie-t-il plus précisément?

Voir et être vu-e, c'est avoir accès à une certaine visibilité depuis son chez soi : un contrôle visuel, mais sans être importuné. *Voir et être vu-e*, c'est donc offrir à chaque logement un espace extérieur (un jardin, une terrasse, une loggia ou un balcon) pour que chaque habitant·e ait accès à l'extérieur, pour un confort de vie mais aussi pour qu'iel puisse avertir et demander de l'aide en cas de besoin. *Voir et être vu-e*, c'est aussi être vu-e depuis l'extérieur, par ses voisin·es ou des passant·es qui peuvent intervenir, soutenir, communiquer. C'est pouvoir sortir de l'isolement. C'est renforcer l'entraide et la solidarité. Architecturalement, c'est trouver un juste milieu entre intimité et voisinage, c'est proposer des dispositifs qui s'ouvrent, s'entre-ouvrent, se referment, c'est trouver des combinaisons, des jeux de fenêtres, de proximité. C'est aussi d'une certaine manière essayer de brouiller les limites entre intérieur et extérieur, public et privé. A l'échelle plus restreinte, *voir et être vu-e*, c'est aussi repenser les espaces intermédiaires de nos immeubles, c'est-à-dire les espaces de circulations, les halls d'entrée (nous y reviendrons à la fin de la deuxième partie *CARE et l'habitat*), les paliers... Par exemple, en transformant nos paliers en de vrais espaces de rencontres, peut-être que nous transformerons les relations entre les voisin·es.

La salle commune



La salle commune

La salle commune de CALICO prend place au rez-de-chaussée, dans le premier appartement commun composé d'une cuisine et d'une salle d'activité. La salle commune, appelée le Delta, est un espace collectif où il est question de partage, d'activité et d'éducation. Elle est partagée en semaine avec les membres de l'association Rézone qui en fait un lieu de liens pour des personnes ayant des problèmes de santé mentale. Aujourd'hui, Rézone fait la connexion entre le projet CALICO et la ville. Le Delta, c'est un espace de convivialité, de rassemblement et d'éducation collective quotidienne. C'est un espace où une grande table prend place et où les habitant·e·s mangent ensemble, prennent un café ou un thé, participent à des activités, jouent à des jeux de société. La table devient un attracteur du commun. En fait, le Delta, c'est un espace invitant où chacun·e est appelé·e à s'exprimer et à échanger librement, pour se construire soi, avec les autres.

Et par là, nous connaissons le nom de nos voisins, et nous lui demanderons, en plus du «bonjour» de politesse : «comment ça va?». Et cette question, même si elle paraît anodine, est essentielle pour des personnes isolées et seules.



La Borda est un projet d'habitat groupé livré en 2018 par les architectes Lacol à Barcelone (Espagne). Le bâtiment de *La Borda* témoigne d'une architecture où la notion de commun s'est trouvée au centre de la conception. Cette photographie montre comment les paliers, habités, vivants et aménagés, deviennent de vrais espaces de rencontre pour les habitantes du projet.

*Voir et être vu*e pour une architecture sécurisante et hospitalière, c'est en fait décloisonner nos logements individuels et offrir plus de place à la vie en communauté grâce à la présence d'espaces communs dans nos immeubles collectifs.

Des espaces communs

Mais où sont passés nos espaces collectifs?

«Il y a quelque chose de bizarre, on supprime les trucs collectifs, comme la cuisine collective, alors que c'est dans ces lieux qu'on peut parler des violences»⁴⁰

Et si nous transformions l'espace domestique en «espaces domestiques»? Le déploiement de l'espace domestique sur l'espace de l'immeuble par la mise en commun de lieux serait une façon de favoriser les solidarités.

40- Meadows (Fiona), Tufano (Antonella), «La ville au prisme du genre, Chez soi : après l'urgence», avec Clara Jung, Doina Petrescu, Marie Leroy et Catherine Hluszko, à la plateforme de la création architecturale, mardi 5 avril 2022 à 19h, [consulté en avril 2022].

Nous pourrions penser ces espaces collectifs comme des lieux ressources, des lieux où nous pouvons partager, découvrir, apprendre... Des lieux où nous pouvons poser la question «comment ça se passe à la maison?». Mettre à disposition des espaces collectifs dans nos immeubles, c'est permettre aux habitant·e·s de se rassembler, de se rencontrer et de partager, ensemble. C'est se rendre des services, s'éduquer. C'est sortir de l'anonymat. C'est aussi pousser les gens à sortir de chez elleux. C'est générer plus de chez soi pour renforcer les liens sociaux, et pour (re)tisser les liens entre humain·e·s (et non humain·e·s) ; en accompagnant, en rendant service, en partageant, en rigolant, en cuisinant, en nettoyant, en jardinant, en vivant. C'est se construire soi, avec l'autre. C'est s'éduquer aux différences. En fait, c'est vivre pleinement les différences, parce qu'être ensemble ce n'est pas avoir chacun un petit morceau. C'est avoir le même espace et apprendre à négocier et à partager. La politologue et militante féministe décoloniale française Françoise Vergès le dit très bien dans un article du magazine Censored n°6 : «Habiter ce n'est pas seulement avoir un toit, c'est construire un espace qui accueille, qui ne referme pas, qui ne clive pas»⁴¹.

Finalement,

«La vraie révolution, c'est de connaître le nom de ses voisin·e·s».⁴²

L'ensemble de ces facteurs réunis alimentera et permettra à chacune de se sentir chez soi. «Avoir un chez soi, c'est ce sentir appartenir à un lieu, c'est se sentir légitime de prendre la parole dans ce lieu et le territoire associé, dire «j'habite ici». C'est pouvoir s'ancrer soi-même pour s'épanouir et interagir avec l'autre. C'est avoir sa place. Avoir un chez soi, bricoler pour incorporer, c'est pouvoir être mieux soi, pour être mieux ensemble»⁴³. Mais avoir un chez soi dans un projet d'habitat groupé égalitaire ne s'improvise et demande de l'(entre)aide, des connaissances et des conseils. En cela, un accompagnement des habitant·e·s porté par des personnes médiatrices et extérieures est alors le bienvenu.

41- Vergès (Françoise), «Décoloniser l'espace domestique», *Censored*, Paris, 2022, n°6, p122.

42- Abenia (Tiphaine), discussions avec Pouzenc (Joanne), «La vraie révolution, c'est de connaître le nom de ses voisin·e·s», sortie de la revue *Plan libre* de la MOAP, conférence en ligne, en direct du Pavillon Blanc Henri Molina, Colomiers, 07/03/21, 1h09.

43- Stephen (Yuna), Leddet (Zoé), *Fais comme chez toi*, Nantes, notice de projet M1, 2022, p14.



Le patio commun, La Borda, Barcelone

Un accompagnement pédagogique

«Un projet d’habitat groupé attentif à la sécurité et au bien-être des femmes s’engage à agir pour répondre de manière collective à la question de la violence faite aux femmes»⁴⁴

Habiter dans un projet d’habitat collectif engage les habitant·es à tenir une certaine posture de l’ordre du soin. Habiter, c’est prendre soin, de soi, de l’autre et de son environnement quotidien. C’est être vigilant·e de son entourage. C’est être «attentif à la sécurité et au bien-être des femmes»⁴⁵, de ses voisin·es, des personnes victimes de violences domestiques et des autres personnes fragiles. C’est éviter de reproduire les rapports de pouvoir. C’est accepter l’autre dans ses différences. Ainsi, au-delà d’une architecture soucieuse du collectif, des injustices spatiales et des violences domestiques, il est essentiel de penser à la structure sociale interne du bâtiment mise en place grâce à un certain nombre d’outils pédagogiques nécessaires pour le bien vivre ensemble des habitant·es.

Les lignes qui suivent ont principalement été rédigées à partir du *guide pratique*⁴⁶ d’Angela.D et des entretiens menés avec Isabelle, habitante de CALICO et Laura, membre de l’association Angela.D qui a accompagné les habitant·es.

Les enjeux de l’accompagnement

L’accompagnement des habitant·es par une ou des personnes extérieures est très important, et est nécessaire pour mener à bien le projet dans le temps. Différents enjeux se dessinent lorsque nous nous intéressons à l’accompagnement pédagogique dans un habitat groupé. A plus grande échelle, je suis persuadée qu’aujourd’hui la pédagogie est indispensable pour transformer la société, pour transformer nos pratiques, nos manières d’habiter, de penser, de faire, et pour «vivre ensemble dans un monde égalitaire»⁴⁷.

44- Blanmailland (Lise), Emmanuel (Noémie), Gimenez (Laura), Marques Verissimo de Farias (Carolina), *Une approche féministe du logement, guide pratique, projet d’habitat collectif Angela.D dans CALICO*, Bruxelles, 2022, p100.

45- *Ibid.*, p42.

46- *Ibid.*

47- *Ibid.*

Elle est d'autant plus indispensable que pour y aboutir, nous devons tous et toutes la prendre en compte dans notre vie: Bell Hooks affirme que nous sommes toutes concernées par la pédagogie⁴⁸. Ces changements ne s'improvisent pas, ils s'acquièrent par des formations, des sensibilisations, des échanges, des lectures, tout un tas d'outils nécessaires pour soutenir chacune dans sa démarche. A l'échelle de l'immeuble collectif féministe, l'accompagnement sert comme point d'appui pour la composition du groupe et pour l'organisation collective des habitant·es, mais aussi pour les associations, les partenaires et les bénévoles. Il est essentiel pour la dynamique participative et collective du groupe afin que les habitant·es puissent gérer ensemble et seul·es le projet, conformément aux valeurs et aux objectifs du projet collectif. Etre accompagnée, c'est pouvoir apprendre, comprendre et «construire ensemble un projet collectif et égalitaire»⁴⁹. C'est construire un groupe solidaire à partir des différences.

«L'enjeu, pour construire un groupe solidaire, c'est de construire des alliances entre les un·es et les autres, et de comprendre la place de chacun·e dans ce projet commun»⁵⁰

Et pour cela, la présence d'une personne extérieure, médiatrice, qui guide, donne des conseils en matière de gouvernance, de transmission des valeurs, d'outils d'organisation collective, est primordiale. Par ailleurs, l'accompagnement et les formations qui vont avec, permettent aussi de construire un projet d'habitat égalitaire qui ne reproduise pas les rapports de force pouvant avoir lieu entre les personnes et qui prend en compte les besoins individuels des femmes et des minorités pour qu'iels puissent prendre pleinement place dans le projet.

L'accompagnement à CALICO

A CALICO, un accompagnement général du projet a été mené tout le long par la coordinatrice et chargée de projet Anne-Laure. Anne-Laure a accompagné la dynamique du groupe d'habitant·es sur trois temps : avant la construction, pendant la construction et

48- Ibid. p44

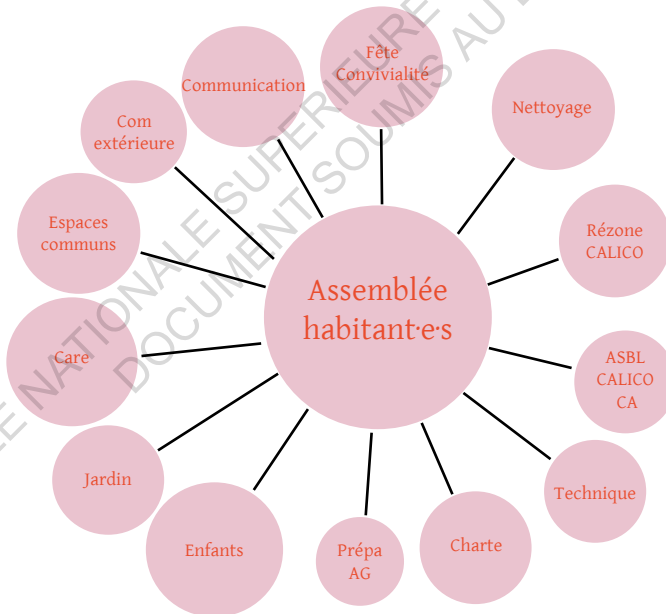
49- Ibid. p42

50- Ibid.

après l’emménagement. Sa présence a été cruciale pour l’énergie générale du groupe et sa mise en place : organisation et gestion des réunions, règles à fixer, valeurs communes, installation des groupes de travail. L’habitat groupé s’est formé autour de groupes de travail impulsés par Anne-Laure et quelques membres d’autres partenaires du projet. Mettre en place des groupes de travail (nettoyage, jardin, espaces communs, enfants,...), c’est réfléchir ensemble à comment mieux organiser l’habitat groupé. Et cela aurait été difficilement possible sans la présence d’une chargée de projet qui accompagne et impulse des idées à l’échelle du groupe. Pour Isabelle, habitante de CALICO, sa présence tout au long du projet a été essentielle.

«Heureusement qu’on a eu Anne-Laure qui a accompagné la dynamique des groupes. C’est indispensable. Une personne extérieure qui guide et accompagne. On ne connaît pas tout. Et puis on rêve de ça, mais la réalité ce n’est pas le rêve, c’est autre chose que le rêve, et donc c’est comment on l’inscrit dans le réel»⁵¹

Les groupes de travail de CALICO - Avril 2022



51- Entretien avec Isabelle, habitante de CALICO, le 06/12/22, à CALICO, Forest.

Accompagner les habitant·es dans leur projet d'habitat groupé c'est aussi cela. C'est les aider à mener à bien leur rêve, parce que gérer ensemble un projet de cette ampleur n'est pas évident pour tout le monde, surtout lorsque chaque habitant·e vient d'un horizon socio-culturel différent (et c'est là toute la force et la richesse du projet de CALICO : la mixité), et demande un certain nombre de connaissances. Ceci étant, accompagner les habitant·es d'un projet n'est pas éternel. A CALICO, l'accompagnement visait toujours à autonomiser ses habitant·es. Et c'était très clair : tout était mis en place pour pouvoir un jour les laisser en indépendance. Finalement, Anne-Laure aura accompagné les habitant·es avant et pendant la construction du projet, jusqu'à la dernière assemblée générale en décembre 2022, plus d'un an après l'emménagement.

L'accompagnement pédagogique est un des leviers à prendre en compte pour aller vers un habitat égalitaire, sans rapport de pouvoir. A CALICO, le cluster Angela.D géré par l'association féministe Angela.D met au coeur de son projet le genre, et plus généralement l'intersectionnalité. Accompagner les habitant·es du projet avec une approche féministe, c'est éviter les rapports de pouvoir entre elleux, et toutes les discriminations quotidiennes que subissent certaines personnes. Laura, membre d'Angela.D, a accompagné les habitantes du cluster jusqu'en décembre 2022. A l'origine, l'idée était que les habitantes, en suivant un ensemble de formations, deviennent «ambassadrices du genre» dans l'habitat. L'idée a évolué depuis puisque le genre n'est pas le seul facteur à prendre en compte lorsque nous portons un projet féministe, il vient s'entremêler, s'entrecroiser avec un ensemble d'autres facteurs (classe, «race», validité...). Ainsi, à CALICO, Angela.D accompagne et sensibilise les habitantes via des ateliers, des formations, des arpentages féministes, pour les aider à prendre la parole, à lire des plans, à participer et à comprendre l'aspect financier d'un projet, à gérer un projet, à sélectionner les futures habitantes, à s'organiser ensemble, et en autonomie.

«La sélection revient principalement aux habitantes mais il faut qu'elles soient équipées, enfin on ne peut pas juste leur demander de sélectionner comme ça, il faut quand même qu'elles puissent avoir des critères un peu objectifs et objectiver pourquoi elles choisissent ces personnes là, pour la pérennité du projet, et il faut qu'elles s'entendent bien surtout»⁵²

Les outils pour accompagner

Au quotidien, les habitantes et les membres d'Angela.D qui les accompagnent, se réunissent une fois par mois dans l'appartement commun où elles mènent des réunions de travail et où elles réfléchissent ensemble. Parallèlement à cela, des activités ponctuelles sont organisées ensemble. Laura, qui accompagne les habitantes, et Léa, qui gère la partie administrative, sont aidées par des bénévoles de l'association, permettant d'organiser au mieux l'accompagnement et les formations.

Pour cela, Angela.D s'est appuyée sur les pédagogies féministes, notamment sur les travaux de l'autrice et féministe Bell Hooks qui présente des outils pour construire ensemble une 'solidarité politique'⁵³. L'éducation populaire féministe est l'outil phare mis en place par le collectif. Développé par le pédagogue brésilien Paulo Freire, ce courant de pensée, qui s'inscrit en dehors du cadre d'apprentissage traditionnel, promeut une éducation visant la transformation du système social vers un monde égalitaire, et se déploie sur deux échelles : individuelle (le bien-être de soi) et collective (vers une transformation sociale). Ce type de pédagogie «valorise le témoignage, le récit de soi, le partage de l'histoire intime pour nourrir, alimenter, prendre part au collectif»⁵⁴. Cette méthode, communément connue sous le nom de savoir expérientiel (partir de nos expériences individuelles), est très utilisée aujourd'hui pour créer des liens, porter des projets collectifs et comprendre comment la société fonctionne⁵⁵. Quand on est une femme, quand on est une personne racisée, quand on est une personne à mobilité réduite, raconter son histoire, son vécu personnel, son expérience intime, n'est pas chose facile.

52- Visite de CALICO avec Laura, membre de l'association Angela.D, le 26/10/22, à CALICO, Forest.

53- Blanmailland (Lise), Emmanuel (Noémie), Gimenez (Laura), Marques Verissimo de Farias (Carolina), *Une approche féministe du logement, guide pratique, projet d'habitat collectif Angela.D dans CALICO*, Bruxelles, 2022, p42.

54- Ibid.

55- Ibid.

L'appartement commun



L'appartement commun

L'appartement commun est un point de rencontre entre les habitant·es de CALICO. Il se situe au premier étage et se compose de deux chambres, d'une salle de bain, d'un salon et d'une cuisine. L'appartement commun est le lieu de partages, de réunions, de moments détentes entre les habitant·es. C'est l'endroit où les habitantes d'Angela.D se réunissent ensemble, avec les membres de l'association qui les ont accompagnées. C'est l'endroit où les habitant·es s'installent autour de la bibliothèque féministe pour lire et échanger. C'est aussi l'endroit où les garderies prennent place le jeudi soir. L'appartement commun représente un élément indispensable du vivre ensemble. Il est accueillant, chaleureux et toujours ouvert. D'un point de vue logistique, l'appartement commun offre à chaque habitant.e de CALICO une chambre d'amie commune, permettant à chacun.e d'accueillir des personnes extérieures.

La non-mixité choisie est un outil où nous décidons de nous rassembler entre pairs pour mieux se livrer, échanger, exprimer nos colères, nos besoins, nos envies, et ce avec des personnes qui vivent des choses semblables.

«Ces moments «entre-soi» ne sont qu'une étape dans un processus plus large d'apprentissage et de construction collective. Ils permettent de construire un cadre adapté à l'expression de revendications ou de besoins spécifiques en vue d'atteindre l'objectif final : vivre ensemble dans un habitat égalitaire»⁵⁶

Angela.D mène des formations et des actions de sensibilisation contre les discriminations auprès des habitant·e·s et des partenaires de CALICO, mais aussi à l'échelle du quartier et de la ville. Ainsi, les membres d'Angela.D ont organisé tout le long de l'accompagnement des habitantes un cycle de formations (éducation populaire féministe, architecture égalitaire, intégration, participation, et temps des femmes) prenant la forme d'ateliers, et s'appuyant sur les principes de l'éducation populaire féministe. Si les habitantes d'Angela.D reçoivent alors vaguement la casquette d'ambassadrices du genre par les autres habitant·e·s de CALICO, ces dernier·e·s sont aussi convié·e·s à d'autres formations encadrées parfois par des intervenant·e·s extérieur·e·s et ouvertes à tous et toutes. Cela a été le cas par exemple pour la formation sur les violences qui a permis, selon les dires de Laura, d'apporter une dynamique de soins dans le groupe. Parallèlement à cela, des séances communes de films féministes prennent place, une bibliothèque partagée grandit de jour en jour, des sorties extérieures s'instaurent ensemble, et des arpentages féministes s'organisent. Un arpentage, c'est une lecture collective où chacune lit une partie du livre de son côté et raconte avec ses propres mots sa partie. A la fin, tout le monde a lu le livre à partir de points de vue divers. C'est un moyen de discuter, de se rencontrer et de lire un livre, ensemble.

Que nous parlions de l'accompagnement général mené par Anne-Laure ou bien de celui mené par Angela.D à ses habitantes et au groupe entier, l'accompagnement pédagogique, synonyme de formations, de sensibilisations, de conseils, «d'être-là» pour les habitant·e·s, est un moyen de tendre vers une gouvernance plus équitable, une gouvernance partagée et horizontale.

56- Visite de CALICO avec Laura, membre de l'association Angela.D, le 26/10/22, à CALICO, Forest.

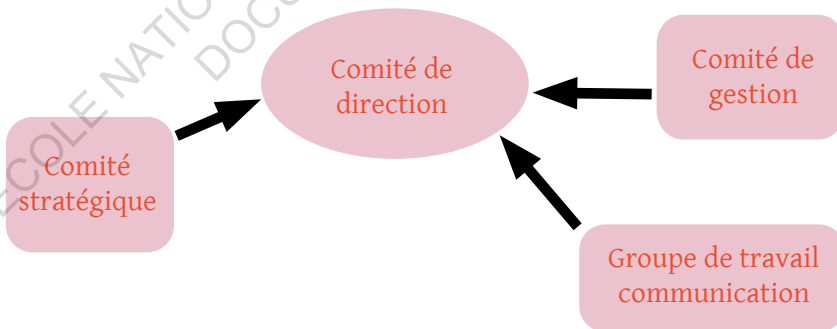
Une gouvernance vectrice d'autonomisation et d'émancipation

«La gouvernance renvoie à l'exercice du pouvoir, c'est-à-dire à la manière dont sont prises les décisions qui auront un impact sur le groupe»⁵⁷. Réfléchir au type de gouvernance est primordial pour construire un projet d'habitat collectif pérenne. Réfléchir au type de gouvernance, c'est penser l'organisation, le fonctionnement, c'est penser tout un processus pour que le projet vive et fonctionne bien. A CALICO, une gouvernance partagée et horizontale s'est mise en place dès le début.

Les gouvernances à CALICO

Ce paragraphe tente de rendre compte des différentes gouvernances mises en place à CALICO, avant, pendant et après sa construction. Sa rédaction a été possible grâce au deuxième rapport de la VUB (Université libre de Bruxelles) sur le projet CALICO, publié en 2021. Il prend une forme plutôt descriptive, alternant organigrammes et présentations de chaque comité. La transition de la gouvernance entre les partenaires à la gouvernance entre habitant·e·s s'est terminée en décembre 2022. Aujourd'hui, les habitant·e·s de CALICO gèrent en autonomie l'habitat groupé.

Organigramme des différents comités de coordination générale de CALICO



57- Blanmailland (Lise), Emmanuel (Noémie), Gimenez (Laura), Marques Verissimo de Farias (Carolina), *Une approche féministe du logement, guide pratique, projet d'habitat collectif Angela.D dans CALICO*, Bruxelles, 2022, p82.

Le comité de direction est le bureau de coordination générale du projet autour duquel viennent se structurer un comité de stratégie, un comité de gestion et un comité de communication des groupes de travail. C'est le principal organe décisionnel du projet, il prend les décisions importantes et met en place d'autres comités. C'est aussi l'endroit où les associations présentent leur travail à d'autres partenaires.

Présences : tous les partenaires participent. Les représentant-e-s de CLTB, Angela.D, EVA bxl et Pass-ages sont présent-e-s, ainsi que des représentant-e-s extérieur-e-s de la structure, comme l'administrateur et le responsable financier de Bruxelles Logement.

Réunion : tous les deux mois.

Le comité de gestion s'occupe de la coordination des gestions administrative et financière du projet et est en contact avec le secrétariat UIA.

Présences : les représentant-e-s des partenaires principaux CLTB et Bruxelles-Logement.

Réunion : une fois par mois.

Le comité de communication des groupes de travail définit les stratégies de communication du projet CALICO sur l'extérieur, prépare les événements pour présenter CALICO et met en place des groupes de travail.

Présences : les représentant-e-s de la région (Bruxelles-Logement et Perspective Brussels), CLTB, Angela.D, EVA Bxl et VUB.

Réunion : une fois tous les deux mois.

Le comité de stratégie est un forum non décisionnel d'échanges sur les stratégies prises pour le projet (thèmes, activités, intégrations dans le quartier, partage d'informations, création de nouveaux partenariats,...).

Présences : tous les partenaires du projet CALICO.

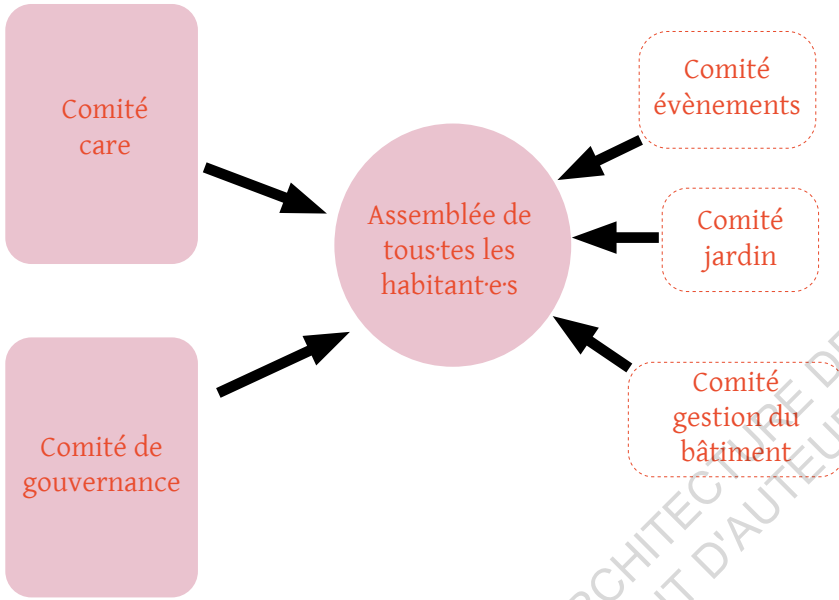
Réunion : une fois par an.

RECHAPRO désigne les réunions des cheffe-s de projet. C'est un moment d'échanges d'informations nécessaire pour améliorer la coordination. C'est un espace sans décisions formelles.

Présences : les représentant-e-s d'Angela.D, CLTB, Pass-ages, EVA Bxl et Bruxelles-Logement.

Réunion : toutes les deux semaines.

Comités rassemblant les habitant·es dans leur cluster spécifique, pour définir l'organisation du bâtiment



Comme dit précédemment, l'objectif de CALICO, quand on s'intéresse à la gouvernance, était que les habitant·es deviennent autonomes en termes de gestion de l'habitat groupé. Ainsi, comme le montre l'organigramme présent ci-dessus et la description qui suit, «les partenaires ont imaginé un mode de gouvernance visant à impliquer progressivement les futur·es habitant·es dans les instances de décision»⁵⁸.

L'assemblée générale rassemble toutes les habitant·es de CALICO. C'est un espace où les habitant·es construisent ensemble les objectifs du projet en termes de gestion, de communauté, de stratégies du care et d'ouverture sur le quartier. S'organisent autour de l'assemblée générale le comité care et le comité gouvernance, ainsi que plusieurs groupes de travail : jardin partagé, évènements, gestion du bâtiment...

Présences : tous·tes les habitant·e·s sont présent·e·s, avec les enfants. La réunion est animée par la responsable CLTB du projet.

Réunion : tous les deux mois.

58- Blanmailland (Lise), Emmanuel (Noémie), Gimenez (Laura), Marques Verissimo de Farias (Carolina), *Une approche féministe du logement, guide pratique, projet d'habitat collectif Angela.D dans CALICO*, Bruxelles, 2022, p82.

Le comité de gouvernance est un lieu de concertation, de coordination et de mise en place des modes de gouvernance entre les trois habitats (CLTB, Angela.D et Pass-ages).

Présences : six habitant·e·s de CALICO (deux par cluster, désigné·e·s par les habitant·e·s de chaque cluster), assuré par la responsable CLTB du projet.

Réunion : une fois par mois.

Le comité care est un espace de co-création du modèle de soins communautaires du projet CALICO.

Présences : six habitant·e·s de CALICO (deux par cluster, désigné·e·s par les habitant·e·s de chaque cluster), assuré par la responsable CLTB du projet.

Réunion : une fois par mois.

L'implication et l'accompagnement de la responsable de projet dans la mise en place des gouvernances à CALICO, aidée par d'autres partenaires, ont alors permis aux habitant·e·s d'établir, ensemble et sereinement, une gouvernance dite partagée et horizontale.

Une gouvernance partagée et horizontale

Une gouvernance partagée et horizontale, c'est l'inverse d'une gouvernance pyramidale prônant la hiérarchisation et la concentration des pouvoirs (une personne, ou bien un groupe de personnes arrête une idée et les autres exécutent). C'est une gouvernance non-hiérarchique qui décentralise le pouvoir. En engageant chaque membre de l'équipe dans la prise de décision, et en distribuant le pouvoir, la gouvernance partagée et horizontale favorise les relations humaines, et demande répartition, coopération, responsabilisation et implication de chacun et chacune. Elle permet d'aplanir les rapports de domination régulièrement présents lorsqu'il s'agit de prendre une décision, et de répartir de façon égalitaire les pouvoirs et les responsabilités entre les membres du collectif. Mais ce type de gouvernance ne fonctionne que si un certain nombre de règles sont établies par le groupe. Il n'y a pas de recette clé de la gouvernance partagée et horizontale. En revanche, c'est en élargissant notre regard et en nous inspirant des modèles et outils qui prennent place autour de nous, que nous réussirons à modeler notre propre organisation.

Pour faire une petite parenthèse à propos de ce sujet, à la CLAC (Collectif de Lutte des Architectes en Colère à l'ENSA Nantes), par exemple, il y a toujours une personne médiatrice qui s'occupe de répartir la parole équitablement. Autre part à la maison des Babayagas de Montreuil, une personne médiatrice extérieure vient une fois par mois pour éviter des conflits internes majeurs⁵⁹.

Dans son guide pratique⁶⁰, l'association Angela.D donne des recommandations pour une gouvernance partagée, horizontale et féministe. En voici quelques unes : prendre en compte les besoins de chacune pour que tout le monde puisse participer à la gouvernance (c'est-à-dire se questionner par exemple sur la garde des enfants et la préparation des repas à ce moment là), «ne pas reproduire les stéréotypes de genre»⁶¹ et équilibrer la prise de parole, prendre en compte, et de façon bienveillante, les demandes de mixité ou de non-mixité choisie, ou encore «veiller à ce que l'intérêt commun ne défavorise pas systématiquement certaines personnes ou groupes de personnes»⁶².

Ces comportements ne s'improvisent pas, d'où l'importance pour les habitant·es d'un projet d'habitat groupé, comme à CALICO, d'être accompagnés. Des outils et des méthodes existent pour améliorer le fonctionnement du groupe d'habitant·es, et pour découvrir et mettre en place ensemble une gouvernance partagée et horizontale. Par exemple, à CALICO, c'est la méthode de décision par consentement qui a été choisie. La gestion par consentement, c'est, d'après les mots d'Angela.D, «un mode de prise de décision dans lequel on valide la proposition si aucun membre n'oppose d'objection raisonnable»⁶³. Cette méthode, même si elle peut paraître dans un premier temps laborieuse, permet à chacun·e du groupe de prendre en compte chaque préoccupation, elle demande la validation de toutes, et garantit l'adhésion collective⁶⁴. En ressort alors un groupe plus soudé.

59- Bouakra (Nedjma), «*La maison des Babayagas : vivre vieilles et libres*», France culture, le 30 novembre 2021, 59'.

60- Blanmailland (Lise), Emmanuel (Noémie), Gimenez (Laura), Marques Verissimo de Farias (Carolina), *Une approche féministe du logement, guide pratique, projet d'habitat collectif Angela.D dans CALICO*, Bruxelles, 2022, 118p.

61- *Ibid.* p.83.

62- *Ibid.* p.84.

63- *Ibid.*

64- *Ibid.*

Pour un empowerment de l'habitant.e

Nous pouvons parler d'un groupe plus soudé parce qu'en établissant une gouvernance partagée et horizontale, le collectif s'engage à faire attention à l'autre, à écouter l'avis de chacune, et à se demander «qui prend la parole? Quel est le temps de parole? A qui est-ce le tour?». Établir une gouvernance partagée et horizontale, c'est modifier son regard et son comportement. Mais c'est aussi apprendre individuellement et collectivement sur nos relations aux autres⁶⁵. Ces nouvelles méthodes de prise de décision remettent en question nos habitudes, nos manières de fonctionner et de vivre ensemble. Elles nous amènent à changer de postures individuelle et collective.

Parce que s'exprimer, argumenter, se faire entendre et écouter, se faire respecter, prendre confiance, prendre du pouvoir, et j'en passe, n'est pas chose faite quand on est une femme ou une personne ne répondant pas aux critères d'une société capitaliste, patriarcale et raciste, la gouvernance partagée et horizontale est un moyen de donner une place, de la force, et de la légitimité à toutes ces personnes victimes de discriminations. Dans le cadre d'un projet d'habitat groupé comme à CALICO, ce mode d'organisation permet l'empowerment de l'habitant.e.

L'empowerment, comme le définit Angela.D dans son guide pratique, peut se traduire «par autonomisation, ou le renforcement du pouvoir des femmes (et je rajoute les personnes victimes de discriminations), et est un processus par lequel des personnes prennent le contrôle de leurs vies, définissent leurs propres objectifs, acquièrent certaines compétences, gagnent de l'assurance, résolvent des problèmes et développent leur autonomie»⁶⁶. A CALICO, où 92% des habitant.e.s sont des femmes, les habitant.e.s, accompagné.e.s par certains membres des partenaires, décident du mode de gestion de l'habitat, et établissent ensemble les règles de vie ainsi que l'organisation générale du groupe. Tout le monde a le pouvoir de parler et de décider.

65- Avise. url : <https://www.avise.org/entreprendre/developper-sa-gouvernance/vers-une-gouvernance-partagee> [consulté le 7 janvier 2023].

66- Blanmailland (Lise), Emmanuel (Noémie), Gimenez (Laura), Marques Verissimo de Farias (Carolina), *Une approche féministe du logement, guide pratique, projet d'habitat collectif Angela.D dans CALICO*, Bruxelles, 2022, p111.

La voix des femmes est entendue, leurs besoins sont pris en considération, leurs compétences sont valorisées, et leur participation est bien réelle. A l'échelle du cluster Angela.D, une autogestion par et pour les femmes s'est mise en place, une non-mixité choisie envisagée «comme une stratégie transitoire pour renforcer les femmes entre elles sans être confrontées à des rapports de domination»⁶⁷. Quoi qu'il en soit, que ce soit à l'échelle de CALICO ou à l'échelle du cluster d'Angela.D, l'empowerment des habitant·es a été possible en partie grâce à un processus d'apprentissage encadré et mené par quelques partenaires du projet pendant plus de trois ans. Finalement, cet empowerment (re)donne du pouvoir à toutes les femmes et personnes discriminées qui, trop souvent, n'ont pas leur mot à dire.

En définitive, les inégalités spatiales, le chez soi comme lieu du travail reproductif, les violences intrafamiliales, les rapports de force, les difficultés d'accessibilité, les situations d'urgences, l'architecture faite par et pour les hommes et le manque d'espace personnel, à soi, sont tout autant de conditions qui font de l'habitat une question plus que tout politique et féministe. L'approche féministe, pour réinterroger l'habitat et le réinventer, est un enjeu de taille aujourd'hui à ne pas manquer afin d'aller vers un habitat plus égalitaire et inclusif, un habitat aux logements mieux agencés, moins hiérarchisés et plus flexibles et évolutifs, un habitat aux logements plus accueillants et chaleureux, un habitat aux logements moins isolés et plus ouverts sur le monde extérieur, un habitat où la gouvernance est repensée pour un pouvoir et des décisions partagées et où les habitant·es sont accompagné·es. Cependant, un habitat plus égalitaire et plus inclusif ne sera possible que si nous (re)mettons le care au centre de notre vie, et donc, en premier lieu au centre de nos habitats. Si le care est déjà incorporé dans le quotidien par de nombreuses personnes, nous verrons pourquoi recentrer l'habitat autour des valeurs du care est un moyen de façon à ce que tout le monde repense ses rapports entretenus à soi, aux autres, et au monde ; pour nous réunir, plutôt que de nous diviser encore et toujours plus fort ; et pour façonner des formes de vie plus solidaire, collective et hospitalière.

67- Blanmailland (Lise), Emmanuel (Noémie), Gimenez (Laura), Marques Verissimo de Farias (Carolina), *Une approche féministe du logement, guide pratique, projet d'habitat collectif Angela.D dans CALICO*, Bruxelles, 2022, p111.

68- Malle (Mirion), *Adieu triste amour*, Montreuil, éditions la ville brûle, 2022, p181.

«Adieu triste amour»⁶⁸



CARE

Et l'habitat

*Que se passe-t-il quand le
care est au centre de
l'habitat?*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Qu'est-ce que le care?

Comprendre ce qu'est le care est un processus essentiel pour pouvoir l'intégrer dans notre quotidien. Comprendre ce qu'est le care, c'est s'intéresser à son histoire, ses principes, ses 'objectifs'. C'est l'incorporer individuellement, pour l'incorporer ensuite collectivement, au biais de discussions, de changements comportementaux, d'actions. L'écriture de cette partie s'est appuyée principalement sur l'ouvrage «*Qu'est-ce que le care? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*»¹ publié en 2009 et co-rédigé par Pascale Molinier (psychologue), Sandra Laugier (philosophe) et Patricia Paperman (professeure).

L'histoire du care

Le paragraphe qui suit, retrace rapidement l'histoire du care et son origine, et s'appuie sur les propos et les recherches de l'architecte Marie Tesson recueillis lors de la conférence «*Que peut le care à l'architecture?*»².

Le care trouve son origine depuis le mythe de Cura, la déesse du souci, qui a façonné l'humain et dont ses principes majeurs reposent sur le souci des autres et le prendre soin de ce qui nous entoure. Le prendre soin aura donc dès ses débuts deux sens : se faire du souci de l'autre (inquiétude) et prendre soin de l'autre (attention). C'est sur ce fondement que se développe un ensemble de pensées à propos du care : dans la littérature catholique de la consolation et du soin de l'âme, dans l'antiquité classique avec Sénèque et Plutarque, au III^{ème} et IV^{ème} siècle avec Cyprien et Ambroise, ou encore avec Goethe dans son oeuvre Faust (1808 et 1832) où le care devient plus romantique. Heidegger, dans la même lignée que le mythe de Cura, poursuit le travail de Søren Kierkegaard sur la préoccupation et admet que le care est l'être humain·e. Dans les années 1960, le care prend une dimension objective et collective. Il devient une responsabilité et un processus pour Erikson qui développe le care communautaire : le care est entendu ici comme un ensemble de relations de confiance et d'attention qui s'établit dans un rapport de réciprocité. Simone Veil développe par la suite l'attention

1- Molinier (Pascale), Laugier (Sandra), Paperman (Patricia), *Qu'est-ce que le care? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, 304p.

2- Tesson (Marie), *Que peut le care à l'architecture?*, Chaire de Philosophie à l'Hôpital, 1h17.

entendue comme une action en faveur de l'égalité et de la justice. Le pédiatre et psychanalyste britannique Donald Winnicott, lui, dans sa conférence *Cure* en 1970, renvoie le care à la relation entre la mère et son enfant. Cependant, cette interprétation est très critiquée par les féministes matérialistes «qui refusent de réduire le care au rôle de la mère»³. Ce moment dans l'histoire marque le point de basculement pour les féministes de la «deuxième vague»⁴ qui s'emparent de la pensée du care. Le care n'est pas biologiquement féminin. Dans son ouvrage fondateur *In a Different voice : Psychological Theory and Women's Development*⁵ publié en 1982 aux Etats-Unis, la philosophe Carol Gilligan étudie la morale d'une adolescente quand elle pense à avorter et propose d'explorer la binarité. Pour elle, les raisonnements moraux des femmes ne sont pas inférieurs à ceux des hommes, mais ils sont différents. La politologue et féministe américaine Joan Tronto va reprendre les raisonnements de Carol Gilligan pour lui donner une dimension politique. «Le care n'est pas seulement un sujet éthique, donc individuel. C'est un sujet politique, donc collectif»⁶.

«Que signifierait, dans nos sociétés modernes contemporaines, prendre au sérieux, comme faisant partie de notre définition d'une société bonne, les valeurs de care - prévenance, responsabilité, attention éducative, compassion, attention aux besoins des autres - traditionnellement exclues de toute considération publique?»⁷

Pour Joan Tronto, prendre en compte ces valeurs, c'est transformer les structures de la société et la manière dont les décisions politiques sont prises. Elle s'intéresse à toutes les subalternes, toutes les personnes qui sont en charge du care, et déconstruit le mythe du self-made-man : tout le monde bénéficie du care, et «tout le monde est capable de care»⁸. Elle se distancie ainsi de la pensée de Gilligan en soulignant que le care n'est pas essentialiste.

3- Tesson (Marie), *Que peut le care à l'architecture ?*, Chaire de Philosophie à l'Hôpital, 1h17.

4- Le féminisme de la deuxième vague est une période qui débute dans les années 1960 et où les féministes luttent pour renverser le patriarcat.

5- Gilligan (Carol), *In a Different voice : Psychological Theory and Women's Development*, Harvard University Press; Reprint editio, 2016, 184p.

6- Tesson (Marie), *Que peut le care à l'architecture ?*, Chaire de Philosophie à l'Hôpital, 1h17.

7- Bastide (Lauren), *Futures*, Paris, Allary Eds, 2022, p205. Citation de Joan Tronto dans «Un monde vulnérable. Pour une politique du care», 1993.

8- Bastide (Lauren), *Futures*, Paris, Allary Eds, 2022, p205.

En 1991, la définition que Joan Tronto et Bérénice Fischer font du care inspire. Le care traverse les langues et les domaines, et devient intraduisible. En France, le care trouve de plus en plus écho depuis les années 2000, jusqu'au care washing de la pandémie : la crise du covid 19 a révélé l'éthique du care, mais depuis, rien n'a vraiment changé.

Le care comme politique de ménage

Le care est ce qu'on appelle une politique de ménage. Bien qu'il soit traduisible en français par les termes 'soin' ou 'sollicitude', les féministes et philosophes nous rappellent l'importance de l'utiliser en anglais⁹. En effet, utiliser le terme care est plus caractéristique de l'éthique qu'il renvoie, alors que 'soin' ou 'sollicitude' sont trop souvent connotés au médical et à l'institution¹⁰. Le care n'est pas simplement une notion ou une sensibilité, c'est une pratique, une action : celle de s'occuper de. De prendre soin des autres, mais aussi de prendre soin de soi, puisque l'action même est réalisée par soi. C'est aussi une disposition, une attitude : celle de faire attention à. Joan Tronto et Bérénice Fischer établissent, à la suite de leur définition en 1990, quatre attributs moraux qui définissent le care :

«*L'attention : caring about.* Le fait de se soucier de quelqu'un ou de quelque chose.

La responsabilité : caring for. Prendre soin de.

La compétence : care giving. Soigner quelqu'un.

La réceptivité : care receiving. Être l'objet du soin.»¹¹

L'éthique du care nous invite à mettre au centre de nos préoccupations notre corps. Se soucier de soi, des autres et du monde, c'est avant tout s'écouter soi. Prendre en compte les besoins de notre corps pour le ménager, c'est adopter de l'attention et de la bienveillance. L'éthique du care, c'est aussi mettre au centre de nos préoccupations la vulnérabilité de nos corps. Parce que nous sommes toutes et tous des êtres vulnérables, des êtres fragiles. Il est urgent de se reconnaître soi en tant qu'humain-e vulnérable. Arrêtons de nous penser

9- Villemer (Juliette), *A l'abordage*, Nantes, notice de PFE, 2022, p48.

10- Laugier (Sandra), «Care», ABC Penser, 13 décembre 2018 url : <https://abcpenser.com/notions/care/> [consulté le 27 mai 2022].

11- Molinier (Pascale), Laugier (Sandra), Paperman (Patricia), *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, p80.

autonome et indépendant·e. C'est en acceptant que nous soyons toutes et tous vulnérables que nous commencerons à revoir nos habitudes afin d'établir des relations de bienveillance, de tolérance, et que nous établirons alors des relations plus empathiques avec les autres. Car nous sommes tous et toutes interdépendant·es les un·es des autres¹².

Finalement, l'éthique du care nous invite à revoir l'attention que nous portons aux choses. Elle nous invite à être à l'écoute et à être présent·e : à soi, en (re)mettant notre corps au centre de notre vie, nos besoins, nos désirs, à l'autre, en établissant des relations de confiance, de bienveillance et d'empathie. Mais également aux objets et à notre environnement, en adoptant un comportement respectueux et conscient de ce qui nous entoure. C'est prendre soin de soi, de l'autre, et du monde.

Politiser le care

Encore aujourd'hui, et depuis des centaines de décennies, le care, représenté par toutes les activités de soins (travail domestique, soin, éducation, soutien...) est principalement pris en charge par les femmes et les personnes subalternes. Il est en majorité réalisé par des travailleuses immigrées qui viennent toujours d'un ailleurs et qui n'ont pas la citoyenneté. Le care est transversal, intime, complexe et intersectionnel¹³. Le care, comme action et disposition, est en permanence dévalorisé dans notre société, car il est associé aux femmes. Qu'est-ce que politiser le care? Et comment pouvons-nous y arriver?

Politiser le care, c'est brouiller les frontières (sexe, classe sociale, «race», genre, identité...), c'est prendre conscience que tout le monde en est bénéficiaire, que tout le monde est vulnérable, et que, prendre soin de soi et de l'autre est quelque chose de normal. Nous devons rompre le silence du care des autres¹⁴.

«La perspective du care souligne l'interdépendance et la vulnérabilité de tous : nul ne peut prétendre à l'autosuffisance»¹⁵

12- Molinier (Pascale), Laugier (Sandra), Paperman (Patricia), *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, p25.

13- Bastide (Lauren), *Futures*, Paris, Allary Eds, 2022, p240.

14- *Ibid.*

15- Molinier (Pascale), Laugier (Sandra), Paperman (Patricia), *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, p25.

La cuisine



La cuisine

La cuisine commune s'installe au rez-de-chaussée dans l'appartement commun, et s'ouvre sur la grande table où les habitant·e·s se réunissent ensemble. Penser une cuisine commune dans un projet d'habitat groupé, c'est offrir aux habitant·e·s une activité médiatrice du care et du partage : celle de cuisiner, mais ensemble. Cuisiner ensemble, c'est prendre soin des aliments, du lieu, mais aussi des autres. C'est apprendre avec les autres. C'est construire quelque chose ensemble. C'est partager, découper, nettoyer, rigoler, s'éduquer, ensemble. Tous les mercredis midi par exemple, à CALICO, les habitant·e·s qui le souhaitent et qui sont disponibles, organisent un atelier cuisine collectif pour préparer les invendus récupérés la veille dans un magasin bio du quartier, pour les (re)mettre en valeur. La cuisine est un lieu repère, un lieu mouvant où on rencontre toujours du monde, nécessaire pour se construire soi, et avec les autres.

Dans un monde où on valorise sans cesse la liberté individuelle et la dépendance, Joan Tronto pose l'idée que nous sommes toutes et tous vulnérables, et que personne n'est vraiment autonome. En effet, tout le monde a été un enfant et tout le monde va finir par devenir vieux ou vieille si tout se passe bien. Tout le monde peut d'un moment à l'autre tomber malade ou devenir handicapé. Le care est une réponse à une vulnérabilité commune puisque tout le monde dépend des besoins et des services d'autrui. L'éthique du care sera donc politique quand tout le monde admettra que nous sommes tous des êtres vulnérables et dépendants, même (et surtout) les plus riches¹⁶.

Par ailleurs, l'éthique du care sera politique quand on arrêtera d'associer le care aux femmes, et que les traits supposément féminins et dévalorisés seront revalorisés. Politiser le care, c'est dire haut et fort qu'on va apprendre ensemble à prendre soin des autres¹⁷. Elle sera politique quand on rendra la frontière entre les activités publiques et activités privées plus floue, pour que le travail domestique ne soit pas une faiblesse sociale et, par conséquent, que le travail du care ne soit pas dévalorisé.

«Le monde comme un ensemble d'individus engagés dans des relations du care»¹⁸

Parce que le care ne marchera que s'il est accompli par le plus grand nombre, et que si nous mettons en avant nos interdépendances.

Introduire le care dans notre quotidien, c'est l'introduire en premier lieu, 'à la maison'. La mise en commun d'espaces permettrait-elle de repenser, individuellement et collectivement, le soin donné à soi, aux autres et à son environnement? Qu'engendrerait la mise en relation des espaces et de ses habitant·e·s dans un immeuble?¹⁹ Permettrait-elle de mettre en avant nos interdépendances? Et, en cela, engagerait-elle des relations de care?

16- *Ibid.* Et Bastide (Lauren), *Futures*, Paris, Allary Eds, 2022, p206.

17- Moritz (Paloma), avec Bastide (Lauren), «Le féminisme peut sauver ce monde qui brûle sous nos yeux», *BLAST*, le souffle de l'info, 19/11/22, 55'.

18- Molinier (Pascale), Laugier (Sandra), Paperman (Patricia), *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, p39.

19- Jegousse (Camille), *La grande maisonnée*, mémoire de PFE, février 2022, p25.

La mise en commun pour repenser le soin

«L'implantation de ces espaces qui se situent entre le privé et le public permet de rompre l'isolement et offre une opportunité pour la cohésion entre les habitant·e·s, en permettant de collectiviser des tâches de soin, mais aussi en constituant des espaces de rencontre et de convivialité»²⁰

Nous verrons dans la partie qui suit, comment la mise en commun (ré)invente et (re)dessine de nouvelles formes d'habiter, abandonnant la privatisation et l'individualisation, au profit du partage, de la solidarité et d'interrelations de care.

Fabriquer du commun pour favoriser les solidarités

Et si la solidarité commençait à la maison? Offrir des espaces partagés, où nous pouvons nous retrouver, c'est, à l'échelle de l'immeuble, ouvrir la famille sur une communauté plus large pour être moins isolé·e, pouvoir confronter ses problèmes de manières collectives, mais aussi pouvoir partager nos savoir-faire et apprendre par l'autre, et avec l'autre. Les espaces en commun donnent la possibilité aux habitant·e·s de se rencontrer et de partager des choses ensemble : des lieux, des moments, de l'intimité, de l'entraide, des discussions, des repas... Ce sont des espaces de convivialité où nous pouvons prendre soin des autres, mais aussi prendre soin de soi (nous l'oublions trop souvent). Écouter l'autre et être écouté·e. Ce sont des espaces en plus qui offrent plus de chez soi et donc plus de bien-être. Pour des personnes qui vivent seules ou qui sont isolées, ces espaces sont des lieux qui font (re)vivre notre sociabilité. Qui redonnent vie aux liens humains, et les consolident, les fortifient. Et, où empathie, bienveillance, attention, soin font partie du quotidien. Parce que «chaque jour nous avons besoin de soin pour préserver nos vies»²¹. Ce sont aussi des espaces qui demandent de l'organisation en termes de partage des tâches domestiques. La mise en commun ne permettrait-elle pas ainsi de repenser le soin donné à soi et aux autres, mais aussi aux plantes, aux animaux, aux objets, à l'architecture?

20- Blanmailland (Lise), Emmanuel (Noémie), Gimenez (Laura), Marques Verissimo de Farias (Carolina), *Une approche féministe du logement, guide pratique, projet d'habitat collectif Angela.D dans CALICO*, Bruxelles, 2022, p89.

21- Molinier (Pascale), Laugier (Sandra), Paperman (Patricia), *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, p113.

Dans son article *«Et si l'on ménageait les urbains»*²², Michel Lussault nous encourage à penser «une fabrique urbaine éthique»²³ et à réinventer nos habitats en offrant des espaces collectifs qui s'appuient sur trois principes : la considération, l'attention et le soin. En cela, le géographe nous invite à réorienter nos manières d'habiter qui prendraient en compte chaque individu (y compris les non-humain·e·s), qui porterait attention à la vulnérabilité de chacun·e, et où, finalement, le «prendre soin» serait au centre de l'habitat. Un «porter attention» ensemble, en commun.

*«Au-delà des questions pratiques, il doit être infiniment agréable et réconfortant, au lieu d'occuper une unité d'habitation fragile et isolée, en contact direct avec le grand monde anonyme ou hostile, de sentir autour de soi, sous ses pieds, au-dessus de sa tête, de l'autre côté de ses murs, des présences amicales et familiales, qui offrent une sorte de sas avec le reste de la société»*²⁴

Collectiviser les soins aux autres : le cas de l'habitat intergénérationnel

*«La pensée du care, c'est potentiellement la possibilité de complètement changer la façon dont on s'occupe des enfants, des personnes vulnérables, des personnes handicapées, des personnes âgées. C'est aussi une façon de pouvoir changer tout le système de santé dans la société»*²⁵

Dans un pays, où la vieillesse ne va faire qu'augmenter au fil des années, avec 5 millions de personnes de plus de 85 ans d'ici 2060 en France, contre 1,4 millions aujourd'hui²⁶, changer nos manières de vivre et accueillir dans nos habitats les personnes âgées est essentiel aujourd'hui pour vivre le mieux possible et répondre aux besoins de chacun·e. Malheureusement, dans une société occidentale au mode de vie bourgeois, «plus personne aujourd'hui, dans nos façons de vivre contemporaines, ne se sent «capables» de vivre avec des personnes en fin de vie»²⁷.

22- Lussault (Michel), *«Et si l'on ménageait les urbains»*, Soutenir, ville, architecture et soin, Paris, Pavillon de l'Arsenal, 2022, p257-259.

23- Ibid. p.259.

24- Garutti (Francesco) (sous la direction de), Centre Canadien d'architecture, *Nos jours heureux, architecture et bien-être à l'ère du capitalisme émotionnel*, Sternberg Press, 2019.

25- Bastide (Lauren), *Futures*, Paris, Allary Eds, 2022, p212.

26- Ibid.

27- Ibid. p213.

Comment rendre nos logements plus inclusifs? Qu'est-ce que serait un habitat où les générations s'entremêlent? Une des grandes richesses du projet d'habitat groupé CALICO est sa mixité, intergénérationnelle et socio-culturelle. De zéro mois à soixante-dix ans, ou plus encore si nous passons par la maison de mourance, CALICO est traversé par tous les âges et, est l'exemple même d'un habitat intergénérationnel, où le care s'entretient et se cultive ensemble. En découlent alors des échanges spontanés de services, de soins et d'entraide de voisinage quand des gens sont en situation de fragilité, de difficulté et ont un besoin quelconque. Isabelle, habitante de CALICO, me racontait comment, il y a quelques mois, un vrai élan de solidarité s'est créé, les habitant·e·s réuni·e·s, pour aider Mireille, habitante en fin de vie, dans ses derniers moments.

«Voilà, on s'est mis ensemble, on a réfléchi et on a fait, on a aidé, on a conduit Mireille à l'hôpital, ou chez la psy, tous les soins dont elle avait besoin. On faisait ses courses, voilà, on a fait avec elle ce qu'on a pu»²⁸

Par ailleurs, dans CALICO, l'habitat Pass-ages a pour volonté de créer un lieu de vie bienveillant, ouvert sur son environnement, qui allie cohabitation intergénérationnelle et accueil de la naissance et la mourance, dans le vivre ensemble. Pass-ages se définit comme une alternative aux institutions médicales occidentales et se veut être un «projet respectueux des cycles de la vie»²⁹. Prennent alors place au rez-de-chaussée une maison de naissance (un appartement où des couples vont avoir un bébé), et une maison de mourance (un appartement qui accueille les personnes en fin de vie), gérées toutes deux par du personnel professionnel, les habitant·e·s de pass-ages ainsi que des bénévoles extérieurs (à l'heure actuelle iels sont plus d'une cinquantaine). Ancrer ces deux espaces qui accueillent le début et la fin de vie dans un projet d'habitat groupé est une manière d'accompagner et d'aider les personnes qui sont à ces moments de la vie. Ces cycles de la vie sont des moments où nous avons besoin de care et de soins. Ce sont des moments où nous devons être entouré·e·s.

28- Entretien avec Isabelle, habitante de CALICO, le 06/12/22, à CALICO, Forest.

29- Angela.D. url : <https://angela-d.be/fr/logement.html>

La maison de naissance



ECOLE NATIONALE
DES DOCTEURS EN
PSYCHOLOGIE

UNIVERSITE DE NANTES

La maison de naissance

La maison de naissance de CALICO se trouve au rez-de-chaussée de l'habitat Pass-ages. Elle est composée d'une salle de vie commune, de trois chambres et salle de bain comprise, ainsi que d'une buanderie partagée. La maison de naissance est «une structure autonome qui, sous la responsabilité de sages-femmes, accueille les personnes enceintes dans une approche personnalisée du suivi de grossesse jusqu'à leur accouchement, dès lors que celles-ci sont désireuses d'avoir un accouchement physiologique»³⁰. C'est un endroit bienveillant, accueillant, où les femmes et les familles se sentent chez soi, à la maison. Elles sont accompagnées, aidées et soutenues par le personnel encadrant et les habitantes de Pass-ages. Parce que la mère est souvent accompagnée au début de la naissance, mais plus après, la maison de naissance est un endroit où on accompagne avant, pendant et après et, où sont organisés des ateliers de paroles pour se confier, être écouté·e, déposer des choses, des peurs, des craintes.

Hors, aujourd’hui, encore en Occident, la naissance et la mort sont des sujets tabou, on n’en parle pas³¹. Ainsi, l’habitat Pass-ages, ou plutôt CALICO dans son ensemble, est à l’image d’un village vertical, intergénérationnel, convivial, dynamique, ouvert sur le quartier, qui est porté par un collectif bienveillant, et où la collectivisation des soins aux autres est essentielle.

A une époque où la plupart de nos aîné·e·s terminent leur vie à l’Ehpad dans des conditions souvent de négligence, ou bien pour les plus aisé·e·s chez elleux accompagné·e·s essentiellement par des femmes qui partagent leur vie, les aident et les réconfortent (le documentaire *Auprès d’elle*³² présente la vie de trois femmes qui accompagnent la fin de vie de personnes âgées), l’habitat intergénérationnel, en entremêlant les profils et les espaces de partages, semble dessiner un nouveau modèle de vie accessible pour vivre mieux ensemble.

Pour s’éduquer ensemble

Notre chez soi est un lieu dans lequel nous nous construisons énormément. C’est un lieu, où, depuis notre plus jeune âge et entouré·e·s de notre famille et nos proches, nous nous éduquons, apprenons et, où, nous grandissons. Je suis persuadée qu’aujourd’hui l’éducation est un des leviers nécessaire pour transformer la société, pour évoluer, changer, transformer. L’éducation est partout, à la maison, à l’école, autour d’un repas, d’un verre, à une manifestation, à des conférences, au cinéma, à la bibliothèque... Dans le cadre de ce travail, je m’intéresse plus particulièrement à ce qu’on appelle «l’éducation quotidienne» qui prend place chez soi. Ouvrir la famille à une communauté plus large, c’est s’ouvrir aux autres, c’est apprendre des autres, et apprendre aux autres.

30- Santé.gouv. url : <https://solidarites-sante.gouv.fr/systeme-de-sante-et-medico-social/structures-de-soins/article/les-maisons-de-naissance>

31- Entretien avec Gaëtan, habitant de CALICO, le 02/12/22, à CALICO, Forest. «Et voilà on n’a pas inventé grand chose, dans beaucoup de société il y a tous ces rituels, accompagnement, naissance, nous ne sommes pas tout seul, c’est tout un village qui se mobilise. C’est la même chose pour veiller les morts, à la fêtes des morts, tout le monde se mobilise. Comment ça se fait que chez nous on ait perdu ça ? La naissance mais aussi la mort, c’est tabou, on n’en parle pas. On l’a bien vu avec le covid, on a vu à quel point on maltraitait nos malades, avec les personnes en fin de vie qui ne pouvaient plus voir leur famille, et on se rend compte qu’il y a une grande violence dans tous ces rapports là».

32- Giordano (Chiara), Durand (Benjamin), *Auprès d’elle*, Belgique, 2021, 52’.

C'est ouvrir l'éducation des enfants, mais aussi des adolescent·es, des adultes, des retraité·es, des personnes âgées,... de tous les individus, à l'échelle de l'immeuble : l'éducation passe par nos parents, nos frères, nos soeurs, nos grand-parents, nos ami·es, nos voisin·es³³. S'éduquer ensemble, c'est cuisiner, partager un repas, faire des jeux de société, prendre un thé, jardiner, faire des ateliers, partager des lectures, des films, nettoyer, ranger, travailler, bricoler, aider, à deux, à trois, à quatre, à dix, à quinze. S'éduquer ensemble c'est aussi rendre des services à chacune, de la garde d'enfants à l'aide d'une personne en informatique, en passant par faire des courses pour quelqu'un·e. Et, en fait, s'éduquer ensemble, c'est d'une certaine manière valoriser les savoir-faire de chacune et, en particulier les savoir-faire des femmes, trop souvent négligés : le transfert des compétences de la sphère privée à la sphère collective est le bienvenu dans un habitat groupé promouvant une approche communautaire.

«Adieu triste amour»³⁴

Mais c'est tellement ma
chose préférée, qu'on s'apprenn
des trucs les un.es les autres !



33- Molinier (Pascale), Laugier (Sandra), Paperman (Patricia), *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, p47.

34- Malle (Mirion), *Adieu triste amour*, Montreuil, éditions la ville brûle, 2022, p178.

La salle de mourance



La maison de mourance

A CALICO, la maison de mourance est la première à s'installer en Belgique. Elle se trouve juste à côté de la maison de naissance. C'est un modèle en construction qui s'inscrit comme étant une alternative aux maisons de retraite. Elle est composée d'une pièce de vie commune, de deux chambres médicalisées et salle de bain PMR comprise, ainsi que d'une chambre en plus pour les professionnel·le·s de santé, les bénévoles extérieur·e·s ou les familles. Le principe d'une maison de mourance est d'accompagner les personnes en fin de vie dans leurs derniers moments. Pour elles, c'est accepter de lâcher prise et d'emménager dans leur dernier chez soi. Pour les aidant·e·s, outre les soins de première ligne réalisés par des professionnel·e·s de santé, c'est discuter, aider, préparer des repas, nettoyer, c'est les accompagner dans leur solitude, leur silence, leur musique. Entrer dans la maison de mourance, c'est entrer dans un autre espace temps : de silence, de lenteur, de lâcher prise et, où bienveillance et solidarité règnent en permanence.

Recentrer l'habitat sur le concept de l'amitié

Générer du commun, c'est favoriser les solidarités, c'est s'éduquer ensemble. Générer du commun, c'est générer plus de chez soi pour (re)tisser les liens, les tissus déchirés. Lauren Bastide, à la fin de son deuxième ouvrage *Futures*, écrit «que la seule révolution que nous parviendrons à mener, c'est celle de l'amour»³⁵. Lors du festival Diep Heaven, qui s'est déroulé à Dieppe en octobre 2021³⁶, l'historienne Sophie Wahnich présentait le concept d'amitié et d'amour comme noyau social donnant une certaine stabilité. Pour la féministe Erin Wunker, «l'amitié a un potentiel révolutionnaire»³⁷.

*«Des corps sont en contact : ils rient, pleurent, cuisinent, dansent, s'étreignent - sans qu'il y ait un quelconque impératif de procréation ni tout autre effort de reproduction. L'amitié irait donc à l'encontre de l'idéologie capitaliste. Elle aurait sa propre économie»*³⁸

Parce qu'aujourd'hui, nous devons arrêter de nous diviser, et que nous devons nous écouter, nous pardonner et nous aimer, je me pose alors la question : et si nous recentrions nos habitats sur le concept d'amitié? L'amitié ne permettrait-elle pas de (re)former les liens entre les individus, et, en cela, d'alimenter et défendre les relations? Ne serait-elle pas source de (pouvoir) collectif? Dans l'ouvrage *Joie militante*³⁹, l'amitié est définie «non pas comme un lien entre les individus mais comme une relation éthique qui nous remodèle, ensemble, dans un processus continu de changements qui nous amène à être différent»⁴⁰. Ces transformations peuvent avoir lieu par l'intermédiaire de relations de solidarité qui commencent à la maison. Des relations de solidarité qui sont rendues possibles grâce à la mise en commun d'espaces, où nous nous sentons bien et en sécurité, ensemble. Entre vie collective et solidarité, une nouvelle sociabilité reste à inventer, où amitié et commun seraient au centre du projet.

35- Bastide (Lauren), *Futures*, Paris, Allary Eds, 2022, p301.

36- Wahnich (Sophie), *Festival Diep Heaven* à Dieppe, weekend du 22 au 24 octobre 2022, sortie dans le cadre du studio de projet MHP, avec Romain Rousseau, Léa Mosconi et Aleksey.

37- Kern (Leslie), *Une ville féministe*, traduction d'Ariane Des Rochers, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p102.

38- *Ibid.* Citation de Erin Wunker.

39- Bergman (Carla), Montgomery (Nick), *Joie militante, Construire des luttes en prise avec leurs mondes*, traduction de Juliette Rousseau, éditions du commun, 2021, 268p.

40- *Ibid.* p97.



La terrasse commune, La Borda, Barcelone

A l'échelle du logement, recentrer nos habitats sur le concept de l'amitié serait un moyen de dénucléariser la famille pour en inventer de nouvelles : la collocation entre ami·e·s, la famille queer comme refuge, où l'amitié est très importante à cause du manque de soutien familial, ou bien encore la famille intergénérationnelle en sont des exemples.

«Remplacer la famille nucléaire par de grandes, belles, diverses et larges familles multiraciales de proches et d'ami·e·s qui tiennent profondément les un·e·s aux autres»⁴¹

A l'échelle du bâtiment, recentrer l'habitat sur le concept de l'amitié serait aussi un moyen de partager des moments avec ses voisin·e·s et de créer des relations d'amitié avec ces dernier·e·s, et ce rendu possible grâce aux espaces communs et à la collectivisation des soins. C'est se poser la question : est-ce que nos voisin·e·s sont nos ami·e·s? A CALICO, par exemple, des relations d'amitié se nouent entre les habitant·e·s avec le temps et au fil des ateliers, des évènements, des réunions, des services mutuels. Le propos ici n'est pas de dire que tout le monde est ami, ou doit être ami, puisque évidemment des liens plus ou moins forts existent entre chacun·e, mais d'imaginer, ensemble, comment l'amitié peut (ré)inventer de nouvelles formes d'habiter.

En définitive, la mise en commun de nos espaces, de la cuisine, de la salle à manger, du jardin, des objets, des plantes, des animaux, mais aussi de nos savoirs et de nos personnalités, est un moyen de repenser le soin qu'on porte à soi et aux autres, mais également à notre environnement quotidien. Elle permet de réenvisager la manière dont on entretient nos espaces, et dont on en prend soin, collectivement.



La mise en relation des espaces habités, maquette conceptuelle réalisée lors du studio de projet MHP (S7).

41- Bergman (Carla), Montgomery (Nick), *Joie militante, Construire des luttes en prise avec leurs mondes*, traduction de Juliette Rousseau, éditions du commun, 2021, p105. Citation de Leanne Betasamosake Simpson.

Entretenir · Maintenir

Comme nous l'avons vu précédemment dans la première partie *Féminisme et l'habitat*, les activités de ménage correspondant au care domestique sont principalement prises en charge par des femmes et des personnes non blanches. Passées sous silence pour la plupart, et dénigrées par une majorité de la société, les espaces collectifs permettent de partager les tâches domestiques et de les visibiliser. La philosophe Sandra Laugier parle de care environnemental⁴², celui de prendre soin des personnes mais aussi du monde, pour le réparer. Le care environnemental c'est donc prendre soin des lieux que nous habitons. Dans la mesure où les lieux que nous habitons ne se nettoient pas tout seuls, je me demande alors si la prise en compte de ces tâches domestiques par chacun et chacune dans le quotidien, et de manière équitable, pourrait transformer la valeur globale que nous portons au care. Et si tout le monde participait au ménage, à l'entretien, à la réparation des lieux que nous habitons? Et si tout le monde portait une attention particulière à ce qui nous entoure? Ces transformations permettraient-elles de (re)valoriser le care? Partager des espaces serait-il un moyen pour y arriver?

Réparer ensemble

«Un nouvel acte de soin doit être engagé vers les territoires et leurs habitants dans un même geste – un soin comme maintenance, comme réparation»⁴³

La théorie du care, c'est prendre soin de soi, de l'autre, mais c'est aussi prendre soin de son environnement quotidien. Les espaces communs, s'ils permettent dans un premier temps d'approfondir et d'enrichir nos rapports aux autres, ils permettent, dans un second temps, de (re)questionner le rapport que nous entretenons en termes d'entretien, de maintenance, de prise de soin et de réparation des lieux dans lesquels nous vivons. Partager des espaces, c'est comme lorsque nous vivons en collocation, c'est faire la vaisselle derrière soi, faire sa part de ménage, ranger, nettoyer la douche, diviser le frigo par étage et par personne,

42- Laugier (Sandra), «Care», ABC Penser, 13 décembre 2018 url : <https://abcpenser.com/notions/care/> [consulté le 27 mai 2022].

43- Fleury (Cynthia), SCAU (collectif d'architectes), «Quelles stratégies d'occupation et de réparation des territoires malades?», *Soutenir, ville, architecture et soin*, Paris, Pavillon de l'Arsenal, 2022, p229.

s'organiser ensemble, mais à l'échelle d'un immeuble collectif. Inclure le care dans l'habitat, c'est inclure dans notre quotidien la notion de réparation. Réparer nos «territoires malades»⁴⁴, nos villes de plus en plus inhabitables, nos blessures, nos espaces de vie, nos terres, nos jardins,... pour réparer notre planète ; et (re)mettre en bon état les choses. Cela demande de changer nos comportements, et nos manières d'habiter nos logements, nos immeubles, nos villes, nos campagnes, notre monde.

Cela demande de faire un pas de côté dans nos vies. Mais ce pas de côté n'est pas toujours accessible, ou du moins n'est pas évident pour tout le monde. En effet, il demande des savoir-faire et des connaissances spécifiques au bâtiment, au bricolage. Dans la mesure où ces compétences sont, encore aujourd'hui, davantage rattachées aux hommes, il est indispensable que toute la société y ait accès. Pour y arriver, des ateliers de formations, pour apprendre à lire des plans et à effectuer des travaux de réparation sont nécessaires. Des ateliers, de manière formelle dans le cadre de formations organisées, mais aussi des ateliers ou des échanges de compétences de manière informelle avec ses voisin·es, sont rendus possibles grâce à la solidarité créée au sein de l'habitat. L'éducation comme levier, toujours. Mutualiser les outils dans un espace accessible aux habitant·es est aussi un moyen pour se sensibiliser davantage à la réparation, et l'incorporer dans son mode de vie. Et c'est dans cette optique là, que nous arriverons à «maintenir dans un bon état et de ménager un habitat»⁴⁵, et à réparer ce qui peut l'être avec soin, et ensemble.

Entretien ensemble

Dans le cadre d'un projet d'embellissement de différentes places à Bordeaux lancé en 1996, les architectes Anne Lacaton & Jean-Philippe Vassal s'attaquent à la place Léon-Aucoc. Cette place a l'allure d'une place de village : elle est bordée d'arbres, elle contient un terrain de pétanque et des bancs en périphérie, et est entourée de petites maisons. La question est : comment embellir cette place? Et qu'est-ce qu'embellir?

44- Fleury (Cynthia), SCAU (collectif d'architectes), «Quelles stratégies d'occupation et de réparation des territoires malades?», *Soutenir, ville, architecture et soin*, Paris, Pavillon de l'Arsenal, 2022, p229.

45- Lussault (Michel), «Et si l'on ménageait les urbains», *Soutenir, ville, architecture et soin*, Paris, Pavillon de l'Arsenal, 2022, p259.

Cette place est déjà très belle, elle est authentique, agréable, pleine de tranquillité, et les habitant·es semblent se sentir chez soi. Par embellissement, les architectes entendent ici ne rien faire, si ce n'est des travaux d'entretien, parce que la place Léon-Aucoc est déjà charmante ; ne pas la détruire, la laisser telle qu'elle est, et l'entretenir. Car «l'entretien c'est le dialogue, et le dialogue le début de la ville en commun»⁴⁶.



La place Léon-Aucoc, Lacaton&Vassal, Bordeaux

Incorporer la notion de réparation dans notre quotidien, c'est incorporer dans un premier temps la notion d'entretien. La mise en commun d'espaces est un moyen de repenser le soin que nous donnons à notre environnement habité. Nous le savons toutes et tous, les tâches domestiques de l'ordre du nettoyage et de l'entretien sont encore essentiellement réalisées par des femmes et des personnes non blanches. Ainsi, en mettant en commun des espaces, nous permettons le partage des tâches et la mise en place d'une certaine organisation collective. L'espace partagé est le «lieu où le travail du care peut être pris en charge en communauté»⁴⁷. A CALICO est mis en place une gestion paritaire de l'espace. Le groupe de travail «nettoyage» établit un calendrier de répartition par semaine et organise des chantiers de nettoyage une à deux fois par an : les habitant·es libres et disponibles se répartissent tous les espaces à nettoyer (les espaces communs, les vitres, le parking, les entrées, les escaliers, ascenseurs, paliers,...).

46- Lussault (Michel), «Et si l'on ménageait les urbains», *Soutenir, ville, architecture et soin*, Paris, Pavillon de l'Arsenal, 2022, p259.

47- Blanmailland (Lise), Emmanuel (Noémie), Gimenez (Laura), Marques Verissimo de Farias (Carolina), *Une approche féministe du logement, guide pratique, projet d'habitat collectif Angela.D dans CALICO*, Bruxelles, 2022, p72.

Le grand nettoyage collectif est une manière de responsabiliser tout le monde, de visibiliser le travail domestique et de prendre soin des lieux. C'est une manière de repenser le soin que nous portons aux choses, individuellement et collectivement. Connaître ses voisins et partager des espaces avec elleux, c'est aussi cela, c'est permettre de mieux entretenir les espaces ensemble, et plus facilement.

«Qui rêverait d'une maison de huit mille trois cents mètres carrés s'il devait l'entretenir lui-même ? Dans la sphère privée comme publique, au niveau social comme individuel, devoir payer la sueur des autres plus cher, ou ne plus pouvoir la payer du tout, nous ferait entrer dans une logique complètement différente et obligerait à des révisions intéressantes»⁴⁸

Lors de la conception même, prendre en compte l'entretien des lieux et l'inclure dans la réflexion du projet changerait du tout au tout nos espaces construits. S'extraire de l'architecture androcentrique,⁴⁹ encore trop majoritaire aujourd'hui, c'est prendre en compte les besoins des femmes, c'est permettre la mutualisation des tâches domestiques (buanderie, cuisine...), c'est concevoir l'espace en pensant la manière dont on va pouvoir l'entretenir facilement. Parce que, comme l'écrit Mona Chollet dans son ouvrage *Chez soi*⁵⁰, «s'il allait de soi que chacun se charge d'entretenir lui-même son cadre de vie, le visage de nos habitations changerait probablement du tout au tout. On n'aménage et on ne traite pas un lieu de la même façon si on peut le faire nettoyer par quelqu'un d'autre ou si on doit s'en occuper soi-même»⁵¹.

Prendre soin : le cas du studio de projet Muter Habiter Penser

L'année dernière, lors de mon premier semestre de master, j'ai suivi le studio de projet *Muter Habiter Penser* encadré par Romain Rousseau, Léa Mosconi et Aleksey Sevastyanov. L'espace du 0B11 à l'école fut le temps de quelques mois un endroit de

48- Chollet (Mona), *Chez soi, une odyssee de l'espace domestique*, La découverte, Paris, 2016, p183-184.

49- Une architecture androcentrique est une architecture où l'homme est le point de référence. Elle est conçue en fonction de son corps, de ses besoins et de son point de vue.

50- Chollet (Mona), *Chez soi, une odyssee de l'espace domestique*, La découverte, Paris, 2016, 356p.

51- *Ibid.* p183.

questionnements, d'expérimentations, de fictions, de mutations, et, où entraide, collectif, enthousiasme, goûter, discussions, danses,... faisaient corps/sens, ensemble. Introduire cette expérience ici, c'est raconter une expérience vécue où le prendre soin de soi, de l'autre et de l'environnement était au cœur du studio.

«Le studio c'est le projet», rapporte Divakar, étudiant en pfe du studio de projet MHP. Comment se sentir chez soi à l'école et vivre les différences ? Cette question, elle a émergé rapidement dans le studio lorsque Yuna, étudiante, a enlevé ses chaussures un jeudi. Enlever ses chaussures, ramener ses chaussons, ramener un objet/quelque chose de personnel pour qu'on se sente bien, aménager un coin canapé, un coin thé/café, des dessins sublimes exposés, une bibliothèque des secrets, une grande table, arroser les plantes, nettoyer, prendre soin de l'autre, de soi mais aussi du studio. Ce sont toutes ces choses qui font que nous nous sommes sentis bien (à notre manière) dans le studio de projet. Nous sentir bien, pour nous sentir chez soi et en sécurité, a été possible grâce à la synergie du groupe entier. Venant de promotions différentes, et d'horizons différents, nous ne nous connaissions pas pour la plupart. Nous avons appris à nous connaître, à écouter l'autre, et à ne pas couper la parole. Nous avons appris à ranger derrière nous, à nettoyer nos espaces de travail, tant individuels que collectifs. Nous avons appris à faire la vaisselle régulièrement pour que personne ne manque de quoi que ce soit. Nous avons pris soin de bien fermer chaque soir la bibliothèque des secrets, remplie de livres mais aussi de biscuits, de thés, de café. Nous avons pris soin des plantes de chacune, en les arrosant et en écrivant la date d'arrosage sur un calendrier. Finalement, nous avons appris à (co) habiter et à vivre ensemble le temps d'un semestre, en adoptant un comportement responsable où, attention, considération et soin étaient indispensables.





L'espace commun, La Borda, Barcelone

Sensibilisation dès l'enfance

Dans son ouvrage *Les couilles sur la table*⁵², Victoire Tuillon relate la recherche qu'elle a effectuée, la journaliste Titiou Lecocq sur l'histoire des tâches ménagères. Ces dernières apparaissent au milieu du XIX^e siècle lorsque l'hygiène devient un problème de santé publique, notamment depuis les découvertes de Pasteur. A l'époque, le ministre de l'éducation Jules Ferry établit des cours d'éducation ménagère, obligatoires pour les garçons et les filles. Hors, les garçons ont rapidement été dispensés de cet enseignement. Seules les filles ont alors incorporé dès leur enfance les gestes nécessaires pour faire le ménage à la maison⁵³. Si cette histoire peut surprendre (moi la première) au vu de la situation actuelle, en Finlande les enfants reçoivent des «cours d'économie domestique». Cela veut dire que les enfants sont sensibilisés dès l'enfance aux tâches domestiques et apprennent tout ce qui touche au bien-être, au ménage, au soin, à la beauté de prendre soin de son environnement. Ils apprennent à «reprenre contact avec son milieu»⁵⁴. Néanmoins, le cas de la Finlande est rare et fait exception. En revanche, il donne de l'espoir pour un futur meilleur, plus juste et égalitaire. Mais, si ce n'est plus, ou pas, ou pas encore à l'école, alors peut être que c'est le cas à la maison.

L'espace domestique constitue l'endroit où nous nous construisons en grande partie. Nous apprenons par imitation : de gestes, de paroles, de comportements, que nous reproduisons à partir d'un processus d'observation, d'essai, d'échec et de répétition. La fille qui voit sa mère nettoyer la maison, s'occuper des enfants, faire les courses, aura plus tendance à suivre la même voie. Ainsi, en recentrant nos habitats sur le care, nous sensibilisons tous les habitant·e·s, mais aussi les enfants, au travail domestique équitable, et ce, dès leur plus jeune âge. Par exemple, voir et participer (à un certain âge) aux chantiers de grand nettoyage à CALICO, c'est incorporer tout un ensemble de gestes et de comportements. C'est apprendre ensemble à entretenir, à maintenir, à réparer, à nettoyer, à ranger.

52- Tuillon (Victoire), *Les couilles sur la table*, Villeneuve-D'ascq, Points, 2021, 240p.

53- Ibid. p121

54- Chollet (Mona), *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, La découverte, Paris, 2016, p182.

Ainsi, nous devons aujourd’hui construire des maisons, où dès l’enfance, on prend conscience de l’environnement qui nous entoure, où on apprend ce que signifie prendre soin dans une architecture dont on prend soin, mais qui elle aussi prend soin de nous. Une architecture qui prend soin du monde.

«Une architecture qui soit sensible aux mérites de la réparation, de la préservation du maintien de toutes les formes de vie et la planète elle-même»⁵⁵

Porter un regard sur les espaces collectifs sous le prisme de l’entretien et de la réparation, a alors permis de comprendre comment la mise en commun de ces espaces incite le groupe à s’organiser, demande une certaine rigueur en matière de soin et de propreté, et engage le partage et le transfert des connaissances. Par ailleurs, il va de soi que le care, apporté aux espaces communs et pris en charge par la communauté, doit traverser les murs (et s’ancrer) jusqu’à l’intimité de chacune. Maintenant, le prendre soin doit aller au-delà de soi, de l’autre et du bâti, il doit s’ouvrir aux non-humain·e·s, parce qu’«on habite véritablement quand on prend soin du monde»⁵⁶, entièrement.

Prendre soin des non-humain·e·s

Ouvrir l’habitat autour de la notion du care, c’est reconnaître les interdépendances, les vulnérabilités de chacun et chacune, des humain·e·s mais aussi des non humain·e·s. Prendre soin des autres, du monde, à travers une relation soucieuse d’égalité et d’horizontalité n’existe pas sans l’appréhension des différences⁵⁷, et n’existera toujours pas si nous continuons d’opposer en permanence les éléments de notre planète, notamment en continuant d’entretenir un rapport de force envers le monde non-humain·e·.

55- Tronto (Joan), «Vers une architecture du ménagement», Soutenir, ville, architecture et soin, Paris, Pavillon de l’Arsenal, 2022, p252.

56- Van Reeth (Adèle), avec Bonicco-Donato (Céline), «Bâtir, habiter et penser avec Heidegger», épisode 3/3, 29/01/20, 58’. url : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/batir-habiter-et-penser-avec-heidegger-4543762?fbclid=IwAR0forvJi6hg-yMD-DS12aiSZT9zFPXvFyUc9HbhHtNKT24mrK4Ry0s5iFY>

57- Meadows (Fiona), Tufano (Antonella), «La ville au prisme du genre, Genre et habiter : expérimentations pour un changement des pratiques», avec Chris Younès, Sabri Bendimerad, Nola Kerstenne et Vincent Leroy à la plateforme de la création architecturale, mardi 8 mars 2022 à 19h.

Accueillir les non-humain·e·s

Inventer de nouvelles formes de vie et d'habiter, basées sur l'amitié, le soin, l'amour, le collectif, le non-humain..., est un enjeu de taille aujourd'hui. L'habitat sous le prisme du care, doit s'ouvrir à des luttes pour accueillir ce qui n'est pas humain⁵⁸. Accepter l'autre à travers toutes ses différences et construire son propre soi dès son plus jeune âge à la maison, c'est s'éduquer à prendre soin de ce qui vit, ce qui est fragile ; c'est s'éduquer à prendre soin des non-humain·e·s ; c'est apprendre à vivre avec, sans recherche de contrôle ; et c'est arrêter de les concevoir «comme une ressource extérieure à nous-mêmes»⁵⁹.

Mais qu'entendons-nous par non-humain·e? Le groupe des non-humain·e·s est constitué de tout ce qui est en interaction continue avec l'humain·e, c'est-à-dire les animaux, les plantes, les bactéries, les virus, l'air, le CO₂, et bien d'autres choses encore. L'anthropologue Philippe Descola, par ses découvertes sur le terrain auprès des peuples Amérindiens d'Amazonie, constate que ces derniers ne font aucune distinction entre la nature et la société. Les non-humain·e·s y sont même vu·e·s comme des personnes. Cette découverte interroge l'universalité de notre conception (occidentale) de la nature. En effet, il apparaît (et ce n'est sans doute rien de nouveau pour vous lecteur·ice) que seul l'Occident moderne cohabite avec les non-humain·e·s sur le mode de la séparation, communément appelée nature-culture.

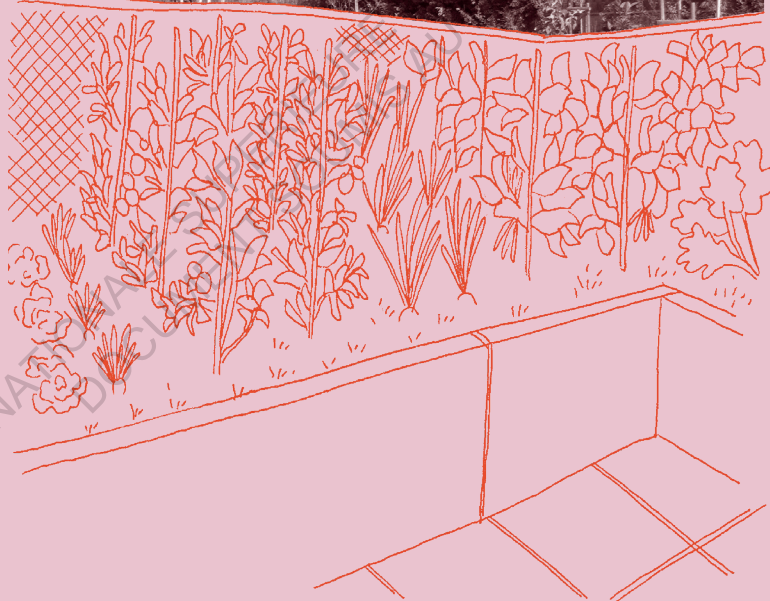
Et donc, alors que dans les autres cultures, les non-humain·e·s sont considéré·e·s et traité·e·s «comme de véritables partenaires sociaux avec lesquels on peut composer de mille et une manières différentes»⁶⁰, en Occident, nous continuons à mettre des barrières entre les non-humain·e·s et l'espèce humaine, à les contrôler, à les exploiter, à les épuiser, et à nous penser toujours plus autonomes et dépendant·e·s.

58- Meadows (Fiona), Tufano (Antonella), «La ville au prisme du genre, Genre et habiter : expérimentations pour un changement des pratiques», avec Chris Younès, Sabri Bendimerad, Nola Kerstenne et Vincent Leroy à la plateforme de la création architecturale, mardi 8 mars 2022 à 19h.

59- Lecompte (Francis), «Philippe Descola : *il faut repenser les rapports entre humains et non humains*», CNRS Le journal, 03/06/20. url : <https://lejournal.cnrs.fr/articles/philippe-descola-il-faut-repenser-les-rapports-entre-humains-et-non-humains>

60- Klien (Etienne), avec Descola (Philippe), «*comment composer avec le monde non-humain*», Science en question, France culture, 03/01/15, 50'.

Le potager



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES

Le potager

Le potager collectif de CALICO prend une petite place du jardin partagé, et se trouve au niveau de la terrasse de la salle commune. La terre du terrain étant polluée, le potager prend la forme de bacs remplis de terre non polluée. Y poussent alors des tomates, des oignons, des carottes, des haricots, des fraises, et j'en passe. Comme la cuisine, le potager est une activité médiatrice du share et du care. C'est une activité propice à la pédagogie participative. A CALICO, des ateliers pédagogiques s'organisent avec les habitant·e·s. Faire pousser des légumes et des fruits demande beaucoup d'entretiens, de soins et de rigueur, tout au long de l'année. Pour une culture raisonnée, il faut, en hiver : enrichir le sol et mettre une couverture végétale, au printemps : commencer les semis et préparer les plants, en été : planter les légumes, arroser, désherber, récolter et surveiller les maladies, et en automne : poursuivre les récoltes. En récompense, de bons fruits et légumes qui finissent dans nos assiettes et nos bouches.

Comment transformer les liens que l'homme occidental entretient avec les non-humain-es, et imaginer de nouvelles formes d'habiter qui accueillent ces dernier-es? Parce que c'est plus que prendre soin des non-humain-es, c'est habiter avec eux, c'est arrêter de hiérarchiser les vies, c'est mettre en avant nos interdépendances et nous allier, ensemble, habitant-es humain-es et non-humain-es de la planète, pour «faire famille», comme l'entend Donna Haraway, «au-delà de la division des espèces, des nations, des genres et d'autres frontières»⁶¹.

Pour un habitat écoféministe?

«J'aimerais qu'on s'allie, pour coordonner et mettre en commun les forces féministes, écologiques et anti-racistes»⁶²

L'écoféminisme est théorisé par l'écrivaine et militante féministe Françoise d'Eaubonne en 1974 dans son livre *Le Féminisme ou la mort*⁶³. C'est un mouvement né d'un constat : l'oppression des femmes et la destruction de l'environnement reposent tous deux sur un système dominant commun qu'est le capitalisme patriarcal. L'écoféminisme, né ainsi de l'union du féminisme et de l'écologie, lutte contre toutes formes d'oppressions.

Dans l'écoféminisme, l'ensemble commun et le désir d'être ensemble, pour faire émerger les paroles et pour être plus forte-s, sont primordiaux. C'est un mouvement qui nous invite toutes et tous à redécouvrir les choses : le pouvoir des plantes, des gestes, le compost, les saisons et les cycles de la vie, prendre soin de tout ce qui nous entoure, réparer des objets, mettre en communauté des biens, s'écouter, se parler. Et il faut dire, que tout cela était la façon dont vivaient nos ancêtres en Occident. Le capitalisme et la mondialisation ont fait disparaître ces choses là au profit des technologies et des techniques (peut-être qu'on aurait gagné du temps à ne pas les éradiquer). Bref, dans tous les cas, le but ici n'est pas de rentrer dans les détails du mouvement de l'écoféminisme parce qu'il est beaucoup plus complexe que cela, et que je n'ai pas non plus envie de le réduire à cela. Je vous

61- Bergman (Carla), Montgomery (Nick), *Joie militante, Construire des luttes en prise avec leurs mondes*, traduction de Juliette Rousseau, éditions du commun, 2021, p97.

62- Moritz (Paloma), avec Bastide (Lauren), «Le féminisme peut sauver ce monde qui brûle sous nos yeux», BLAST, le souffle de l'info, 19/11/22, 55'.

63- d'Eaubonne (Françoise), *Le féminisme ou la mort*, Passager clandestin, 2020, 336p.

invite donc, si vous souhaitez approfondir le sujet, à lire *Des paillettes sur le compost*⁶⁴ de la chercheuse et militante écoféministe Myriam Bahaffou. En introduisant l'écoféminisme dans cette partie là, je souhaite plutôt ouvrir les esprits et les possibles pour imaginer ensemble ce à quoi pourrait ressembler un habitat écoféministe qui introduit les non-humain·es dans notre vie quotidienne. Hospitalité, jardin, potager, plantes au bord de la fenêtre, friches, anti-pesticides, arrosages, soins, entretiens, ouverture sur l'extérieur, changer notre consommation et notre production, terres, animaux, collectif..., et bien d'autres encore, sont tout autant de points qui me viennent à l'esprit pour essayer de dessiner un habitat plus juste et égalitaire qui s'ouvre pour accueillir les non-humain·es.

L'expérience du jardin et du potager

Je suis née dans un environnement où la forêt, le potager, la serre, les animaux, le bruit de la tronçonneuse, les tracteurs, la vigne vierge, les platanes, les arbres fruitiers, les ravages des sangliers, le bruit de la chouette dans le grenier..., faisaient partie de mon quotidien. Je suis née à la campagne, en Normandie. Pas la campagne envahie de lotissement (pas encore), mais la campagne où je n'entendais pas mes voisin·es. Et dans cet environnement quotidien, mes parents passent leur temps à entretenir l'extérieur : enlever le lierre des murs, couper les arbres morts, ramasser les feuilles, arroser les plantes l'été, tailler la vigne vierge l'hiver. Et dans cet environnement quotidien, ma mère passe son temps à tondre la pelouse. Et dans cet environnement quotidien, mon père passe son temps à s'occuper des animaux, à les nourrir et à discuter avec eux. Et dans cet environnement quotidien, mon père passe son temps à «faire» son potager, et toute l'année. Finalement, c'est tout cet élan avec notre milieu dit "naturel" qui m'est cher, et qui, à mes yeux, est indispensable pour nos nouvelles manières d'habiter, plus inclusives et plus respectueuses. Il est évident que nous ne vivons jamais de la même manière en ville qu'à la campagne, mais je suis persuadée que nous devons nous (re)connecter avec nos milieux non-humain·es pour mieux nous (re)connecter avec les humain·es, et pour construire ensemble une entité.

64- Bahaffou (Myriam), *Des paillettes sur le compost*, Passager Clandestin, 2022, 192p.

Le jardin partagé



Le jardin partagé

Nous traversons le hall d'entrée, nous montons les quelques marches et nous arrivons de l'autre côté du bâtiment, dans le jardin partagé de CALICO. Le jardin partagé est géré par la commune de Forest et est ouvert à tous et toutes. Arriver dans le jardin partagé, c'est arriver dans une (notre) petite bulle au coeur de la ville, silencieuse et aux couleurs multiples qui changent au fil des saisons. Cet endroit est rempli de care et de share. Nous prenons soin, ensemble, de l'environnement commun : les arbres, les plantes, les mobiliers. Nous prenons soin, ensemble, de chaque participant·e. Nous nous rencontrons, nous partageons, nous nous ouvrons aux autres, aux différences. Nous organisons, ensemble, des fêtes de quartier, des barbecues, des activités collectives. Nous jouons, enfants et adultes, ensemble. Et nous apprenons aussi, ensemble. Le jardin partagé, avec le potager commun, sont de vrai espaces de pédagogie collective.

Le jardin, c'est l'espace à notre mesure, nécessaire pour développer notre relation avec ce qui nous entoure. Il a une place fondamentale car il «nous laisse l'opportunité de nous connecter avec le vivant»⁶⁵ : on jardine, on cultive, on observe, on agit. Le jardin prendra une forme différente selon les objectifs: protection de la biodiversité, réapprendre le monde vivant qui nous entoure, développement personnel, culture. La place donnée au jardin potager commun est un exemple concret de ce à quoi pourrait ressembler un habitat qui accueille des non-humain·es. Je vous entends déjà dire qu'il n'y a rien ici de très novateur et que la plupart du temps les potagers partagés ne sont jamais cultivés. Certes, mais l'objectif ici est d'observer le potager sous le prisme du care, et d'essayer de comprendre en quoi le fait de faire pousser un pied de tomate permet de réinventer les rapports que nous entretenons avec notre environnement, nos proches, nos voisins, nos constructions. Je pense réellement, que donner une place au potager dans un projet d'habitat, est un élément très important à ne pas manquer (mais on manque souvent de place) : le potager pour prendre soin, le potager comme moyen d'action, le potager comme projet collectif fédérateur, le potager comme outil pédagogique. Apprendre ensemble comment faire pousser des légumes, c'est transmettre nos connaissances et savoir faire, c'est souder les liens, c'est cultiver les solidarités, c'est prendre soin de notre monde. C'est un projet qui rassemble.

Derek Jarman, Prospect Cottage

En Angleterre, le cinéaste Derek Jarman a passé les dernières années de sa vie (1987-1994) dans son cottage à Dungeness, non loin d'une centrale nucléaire. Il s'est consacré jusqu'à sa mort au maintien de son jardin composé de fleurs et de métal «selon un processus de solidarité des soins, des résiliences et des (impossibles) guérisons»⁶⁶. Son ami Keith Collins parle de «fusion des luttes» : celle de plantes contre leur environnement hostile et celle du cinéaste contre sa maladie, à la différence des fleurs qui continuent de grandir après sa mort. Dans cette histoire de vie, nous voyons là le jardin comme lieu de bien-être et de plaisir, bénéfique pour la santé mentale de son habitant et son bonheur.

65- Saltel (Delphine), «Vite, un jardin!», *vivons heureux avant la fin du monde*, ARTE radio, septembre 2022, 29'.

66- Fleury (Cynthia), SCAU (collectif d'architectes), «Derek Jarman-son jardin au cottage», *Soutenir, ville, architecture et soin*, Paris, Pavillon de l'Arsenal, 2022, p226.



Le jardin réparateur de Derek Jarman

Pour aller vers des formes de vie plus collectives et égalitaires

«Celles et ceux qui vivent dans des communautés où le ménagement fait partie de la vie collective quotidienne se sentent plus en sécurité et font davantage attention à leur environnement»⁶⁷

Enfin, je pense véritablement que c'est cette façon d'être, décidée par ce qui est important pour nous, faire attention aux petits détails de chacun·e, prendre soin des autres, des plantes, des objets, des animaux..., qui définit une forme de vie choisie, et qui permettra d'aller vers des formes de vie plus collectives et égalitaires⁶⁸. En ancrant dans notre quotidien le care, nous acceptons notre vulnérabilité et notre fragilité, nous comprenons l'importance des interdépendances, nous changeons notre regard ainsi que notre comportement, nous arrêtons de hiérarchiser les vies, nous accueillons toutes formes de vies, et nous nous engageons dans un ensemble de relations réciproques. Installer petit à petit toute la valeur du care dans nos vies est un des leviers nécessaires pour aller vers une société plus juste et égalitaire, et pas seulement une société plus gentille et agréable⁶⁹.

«Dans ce qu'on va appeler la théorie du care, il y a cette idée d'en faire vraiment un objet politique, une façon de faire communauté, de faire ville ensemble»⁷⁰

- Apoline Vranken

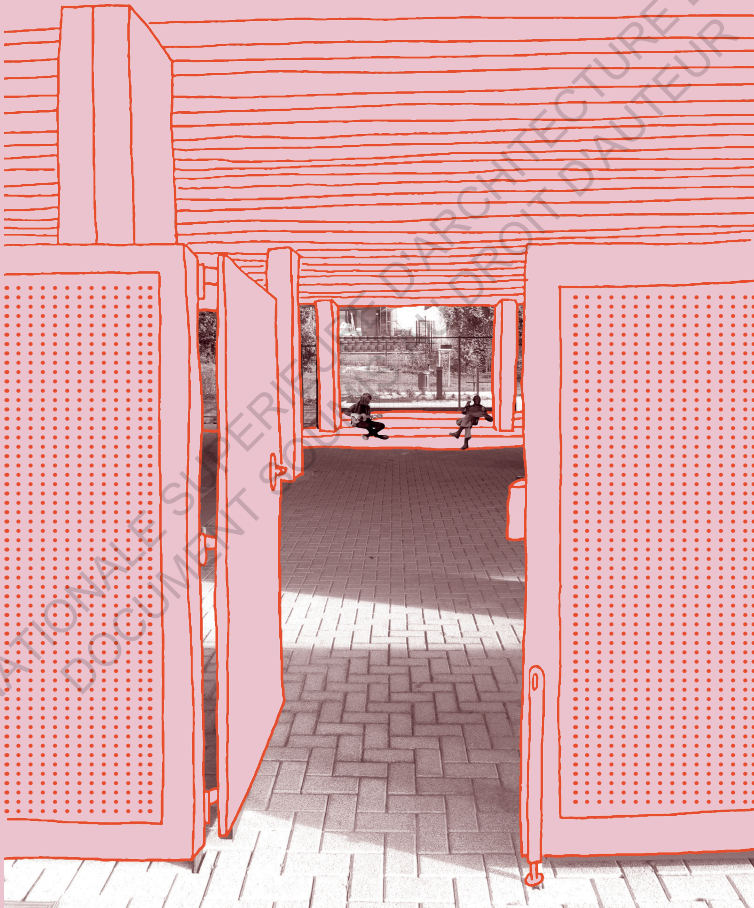
67- Tronto (Joan), «Vers une architecture du ménagement», Soutenir, ville, architecture et soin, Paris, Pavillon de l'Arsenal, 2022, p254.

68- Laugier (Sandra), «Care», ABC Penser, 13 décembre 2018 url : <https://abcpenser.com/notions/care/> [consulté le 27 mai 2022].

69- Molinier (Pascale), Laugier (Sandra), Paperman (Patricia), *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, p109. Citation d'Evelyn Nakano Glenn.

70- Vranken (Apoline), «Des béguinages à l'architecture féministe», *Censored*, Paris, 2022, n°6, p60.

Le hall d'entrée



Le hall d'entrée

Le hall d'entrée de CALICO n'est, pour le moment, pas encore un lieu très investi du projet. La grille d'entrée noire, aux petits trous, qui s'étend sur plusieurs mètres, n'invite pas tellement les personnes extérieures à prendre part des lieux. Nous pensons alors un projet d'habitat privé plutôt qu'à un espace semi-public. En revanche, en levant un peu la tête et en étant un peu curieux·se, nous remarquerons facilement que la porte d'entrée est souvent ouverte. S'y aventurer ne constitue pas un grand challenge. Nous découvrons alors un espace invitant et chaleureux, qui fait transition entre le public et le privé. A la différence d'un hall d'entrée classique, celui de CALICO est grand, ouvert sur l'extérieur, et haut de plafond. Il mène jusqu'au jardin partagé. Une donnerie prend place et un tableau d'affichages présentant toutes les activités se trouve à notre gauche, il ne manque plus que des assises pour faire une pause, seule ou accompagnée, et discuter.

Comment faire ville ensemble ?

L'incorporation des valeurs du care dans notre quotidien doit dépasser les frontières de l'intime et se déployer sur l'ensemble de la ville, pour la construire autrement, plus hospitalière et plus inclusive, et ensemble. Pouvons-nous imaginer le déploiement de l'espace domestique (le chez soi) sur l'échelle de la ville? En cela, j'entends dessiner un «grand chez soi» regroupant des lieux quotidiens, des espaces personnels construits par chacun et chacune dans la ville.

L'espace comme un spectre

Il est ainsi important que l'espace domestique, ou les espaces domestiques de l'immeuble, s'ouvrent et se déploient sur le quartier et la ville. Comment tisser des liens avec la ville pour éviter l'entre soi? Comment repenser nos rez-de-chaussée plus vivants avec l'extérieur? Quelles mutualisations entre la ville et l'immeuble devons-nous penser? Et si nous pensions l'espace comme un spectre, un gradient beaucoup plus complexe, où le lieu ne serait pas seulement public ou privé? On pourrait penser au «tiers lieu»⁷¹ : il pourrait s'ouvrir au public pendant quelques heures pour redevenir ensuite privé. C'est une pensée que l'architecte Apolline Vranken développe lorsqu'elle dessine les traits d'une architecture féministe. Pour elle, «la ville sera égalitaire quand la frontière public-privé aura disparu»⁷².

«L'espace public, productif et du travail rémunérateur est attribué aux hommes, tandis que l'espace privé, domestique, reproductif et du travail gratuit est assigné aux femmes. Abolir cette frontière implique autant un investissement de l'espace domestique par les hommes que de l'espace public par les femmes. Autrement dit, il faut faire en sorte que les femmes ne ressentent plus la distinction entre espace public (masculin, ressenti dangereux, inhospitalier) et espace privé (féminin, sécurisant, hospitalier). Il faut développer la possibilité pour chacun et chacune de se créer une «chambre à soi» partout, au parc, dans un café, par exemple»⁷³

71- Le tiers-lieu est employé pour la première fois dans les années 1980 par le sociologue Ray Oldenburg. C'est un espace où des personnes se retrouvent et où nous sommes ni à la maison, ni au travail.

72- Legrand (Manon), «Des béguines aux Babayagas, quelles alternatives de logement pour les femmes?», alter échos, 03/04/19, citation d'Apolline Vranken url : <https://www.alterechos.be/longform/des-beguines-aux-babayagas-queelles-alternatives-de-logement-pour-les-femmes/>

73- Ibid.

Brouiller la dualité public-privé ne sera possible que lorsque nous rendrons nos rez-de-chaussée plus vivants et que nous arrêterons d'en faire des espaces entièrement fermés sur ses extérieurs. Apolline Vranken donne l'exemple des bancs utilisés par ses habitant·es devant chaque maison à Amsterdam, faisant vraiment seuil entre la rue et leur chez-soi. «C'est un lieu en soi»⁷⁴. Ainsi, faire du rez-de-chaussée un lieu en soi, c'est penser un rez-de-chaussée accueillant, agréable, et ouvert sur l'extérieur, qui ne se résume pas à un hall d'entrée un peu glauque et non investi. C'est en faire un lieu où on se sent chez soi, devant chez nous⁷⁵. Pour rendre ces espaces plus hospitaliers et plus occupés, nous devons ainsi penser, en plus de la question architecturale, l'implantation d'espaces intermédiaires entre l'espace public et l'espace domestique. Des «espaces plus intimes à une échelle plus gérable pour la socialisation, le jeu ou les soins»⁷⁶ pour que les gens du quartier aient la possibilité de se rencontrer et d'établir des relations entre elleux.

Le bâtiment comme tissu de relations continues

«Le secret de la mesure d'habitation urbaine des hommes est désigné comme l'événement éthique et esthétique qui ouvre des accords entre la demeure, la ville, la nature, le monde»⁷⁷

Et si nous arrêtons de parler du bâtiment comme si c'était une chose. Le bâtiment est bien plus que cela, c'est «un tissu de relations continues»⁷⁸ entre l'environnement, l'individu, la faune et la flore. Tels sont les mots de la politologue et féministe Joan Tronto. C'est certain, le bâtiment s'ancre dans un environnement où des voisin·es, des voiries, des services, ou encore des parcs, le bordent. Alors réinventer nos espaces domestiques aujourd'hui, c'est prendre en compte cela. Nous devons penser l'habitat comme un ensemble de relations qui ne le limitent pas aux quatre murs de notre logement, ni aux quatre murs de notre bâtiment.

74- Vranken (Apolline), «Des béguinages à l'architecture féministe», *Censored*, Paris, 2022, n°6, p62.

75- Meadows (Fiona), Tufano (Antonella), «La ville au prisme du genre, Chez soi : après l'urgence», avec Clara Jung, Doina Petrescu, Marie Leroy et Catherine Hluszko, à la plateforme de la création architecturale, mardi 5 avril 2022 à 19h, url : <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/evenement/chez-soi-apres-lurgence> [consulté en avril 2022]

76- Valdivia (Blanca), «La maison sans genre de l'urbanisme féministe», *Chronique féministe* 122 - *Un toit à soi*, Bruxelles, juillet-décembre 2018, p14.

77- Salignon (Bernard), *Qu'est-ce qu'habiter?*, Paris, La Villette, 2010, p8.

78- Tronto (Joan), «Vers une architecture du ménagement», *Soutenir, ville, architecture et soin*, Paris, Pavillon de l'Arsenal, 2022, p252.



L'entrée, La Borda, Barcelone

Nous devrions même ne plus parler à l'échelle de l'immeuble mais bien à l'échelle du quartier. Le logement ne peut plus être «uniquement envisagé à l'échelle individuelle. Il doit s'inscrire dans une approche communautaire qui tisse des liens avec le quartier et la ville dans son ensemble»⁷⁹. La mise en relation des espaces et des habitant·e·s du bâtiment, du quartier et de la ville permet de saisir la tension existante entre l'individu et le collectif et entre la sphère publique et la sphère privée⁸⁰. Elle permet de renouveler nos rapports au collectif et au monde ; et elle permet surtout d'abolir la frontière entre le privé et le public. Mais comment cela se traduit-il concrètement? Réinventer nos rez-de-chaussée, créer des espaces intermédiaires qui invitent les individus à se (re)trouver. Mais comment? Par quels moyens? Penser le mutuel entre l'habitat et la ville, c'est se poser les questions : quels services mettons-nous à disposition de la ville? Est-ce que l'espace est accueillant ? Est-ce que je peux venir partager un repas? Est-ce que je peux venir bricoler? C'est se poser la question : quels liens voulons-nous créer avec les autres?

A CALICO, l'espace commun du rez-de-chaussée, plus communément appelé le Delta, est actuellement co-occupé par l'association Rézone qui propose un lieu de liens pour des personnes qui ont des problèmes de santé mentale. Un lieu où ils peuvent se ressourcer, prendre un café, faire des activités (ou pas). Un lieu d'écoute, de soins et d'accompagnement qui s'intègre dans la ville. L'association a une assemblée participative où chaque personne est la bienvenue. Aujourd'hui deux ou trois habitant·e·s y vont tout le temps et sont bénévoles à Rézone, soit pour donner des activités, soit juste pour être là et participer à la vie quotidienne des lieux. Rézone a déjà organisé deux barbecues collectifs et une fête de quartier. L'ouverture sur le quartier se fait alors petit à petit, avec le temps.

Par ailleurs, la récupération des invendus tous les quinze jours crée du lien avec les services de proximité et le quartier. C'est une initiative spontanée qui est née parce qu'un habitant avait connaissance d'un magasin bio qui liquide ses invendus et les donnent à des associations. Deux mardis par mois, deux

79- Blanmailland (Lise), Emmanuel (Noémie), Gimenez (Laura), Marques Verissimo de Farias (Carolina), *Une approche féministe du logement, guide pratique, projet d'habitat collectif Angela.D* dans CALICO, Bruxelles, 2022, p2. Citation de Nawel Ben Hamou, secrétaire d'Etat à l'égalité des chances et au logement.

80- Jegousse (Camille), *La grande maisonnée*, mémoire de PFE, février 2022, p25.

habitant·es de CALICO vont chercher les invendus en voiture. Chaque habitant·e ajoute sa cagette s'il le souhaite, puis tout un travail de répartition s'engage. La récupération des paniers soude le collectif lors de la répartition. Le lendemain matin, certain·es préparent à manger ensemble pour un repas collectif qui prend place dans l'espace commun du Delta et qui est ouvert à qui le souhaite, habitant·es de l'habitat groupé mais aussi du quartier. Cette initiative valorise les invendus et renforce le vivre ensemble.

Des espaces de micro-convivialités

Finalement, c'est cela faire communauté, faire ville ensemble. C'est créer des liens avec la ville en ouvrant nos rez-de-chaussée et en proposant des services à disposition de tous·tes. C'est rompre la frontière public-privé. C'est faire des îlots de solidarité en réponse à la pandémie qui a «cassé» encore plus les liens humains. Parce que nous sommes toutes et tous capables de solidarité des soins, de partager des moments, de faire des repas en commun. Et que tout cela requiert (tout simplement) de la particularité de l'homme : les échanges, les interactions, écouter l'autre, l'empathie. C'est donc créer des «tiers espaces» où nous ne sommes ni à la maison, ni au travail. Des «espaces domestiques quasi-publics» où nous nous rassemblons, où nous nous retrouvons seule ou accompagnée, où nous nous sentons bien et en sécurité et où chacune apporte soin, solidarité, et attention⁸¹. Des espaces semi-ouverts, des micro-convivialités qui donnent envie de rester, de marquer une pause. Des espaces continus sans barrières, et inclusifs, sans usages prédéfinis, libre d'interprétation, et intergénérationnels⁸². Pour juste avoir un petit moment de liberté. Ils pourraient prendre la forme d'un pavillon, d'un petit kiosque en bois où nous pouvons nous rassembler, nous asseoir, prendre le goûter, surveiller nos enfants. Ou bien, ils pourraient s'inspirer des jardins de thé en Turquie : espace clos mais ouvert, endroit familial, de toute tranche d'âge, accessible, rassurant, qui renforce la communauté et les liens de voisinage. Ou encore, comme à

81- Kern (Leslie), *Une ville féministe*, traduction d'Arianne Des Rochers, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p123.

82- Meadows (Fiona), Tufano (Antonella), «*La ville au prisme du genre, Chez soi : après l'urgence*», avec Clara Jung, Doina Petrescu, Marie Leroy et Catherine Hluszko, à la plateforme de la création architecturale, mardi 5 avril 2022 à 19h, url : <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/evenement/chez-soi-apres-lurgence> [consulté en avril 2022].

CALICO ils pourraient prendre la forme d'un grand espace commun en rez-de-chaussée et d'un jardin partagé ouverts tous les deux sur l'extérieur. Dans tous les cas, l'architecture a le pouvoir de rassembler : en rendant nos rez-de-chaussées plus hospitaliers, plus spacieux, plus ouverts sur ses environs, grâce à des dispositifs architecturaux qualitatifs (grandes baies vitrées, matériaux, orientations...), mais aussi grâce à des attracteurs du commun. La grande table rassemble, engage les interactions entre ses occupant·e·s. Le foyer réunit les personnes autour d'un point de chaleur, et demande de l'attention et du soin en ajoutant de temps en temps une bûche pour maintenir le feu allumé. La bibliothèque partagée, les matériaux chaleureux sont aussi d'autres attracteurs du commun.

«Un lieu dans le monde et un monde en elle»⁸³



Impossibly Thin Table by Junya Ishigami (9,5m x 2,6m), 2006

Mettre au coeur de notre quotidien le care, c'est finalement découvrir nos vulnérabilités et nos interdépendances pour (mieux) prendre soin des personnes et des lieux qui nous entourent, mais aussi pour (mieux) prendre soin de soi. C'est réactiver les liens pour faire corps ensemble, y compris avec les non-humain·e·s, et agir pour un monde plus sain, plus généreux, plus collectif et plus aimant.

83- Chollet (Mona), *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, La découverte, Paris, 2016, p211.



Tea House, Grau architects, Cziesyn (Pologne)

CONCLUSION

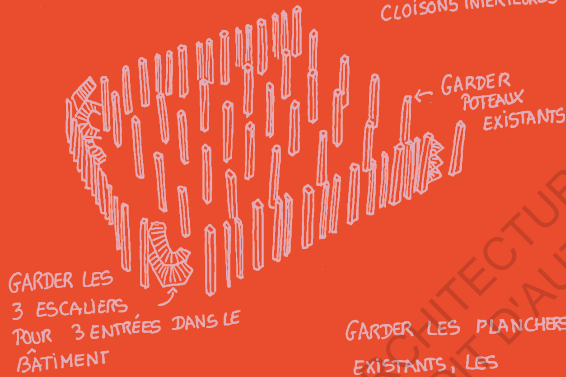
Et si on intervenait dans nos immeubles existants ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

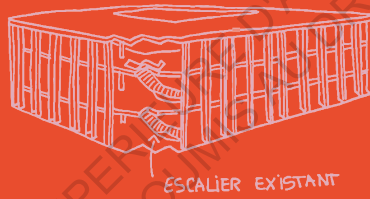
UNE STRUCTURE LIBRE :

POTEAUX - POUTRES

CASSER LES
CLOISONS INTÉRIEURES



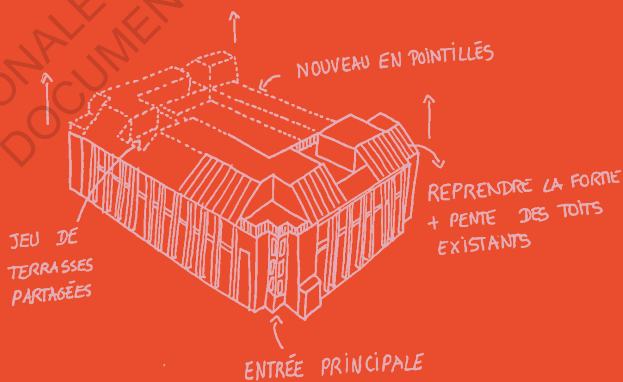
GARDER LES PLANCHERS
EXISTANTS, LES
REMODELER



CHANGEMENTS
DE NIVEAUX
PAR EXEMPLE

FAUX - PLANCHER

CONSTRUIRE PAR LE HAUT



En définitive, nous arriverons à un habitat plus égalitaire et des formes de vie basées sur le care seulement si nous le réinterrogeons à travers le prisme du féminisme, et si nous plaçons les valeurs du care et du commun au centre du projet architectural. La façon dont on construit des logements aujourd'hui est révolue. Nous ne pouvons plus faire comme logements des petites cellules qui se superposent et ne communiquent pas entre elles. Un habitat égalitaire et féministe, c'est un habitat où les familles vivent ensemble, où les générations se croisent, où le soin fait parti du quotidien, où la distribution des rôles est dégenrée, où le dedans et dehors sont décloisonnés, et où le tissage des habitant·e-s et des êtres vivants prend corps. C'est un habitat où les espaces, les programmes, les individus, les différences se croisent et s'entremêlent. C'est un habitat où on vit avec les différences et où on les accepte, en se construisant soi, avec les autres. Pour construire ensemble des maisons d'éducation citoyenne, et créer une force collective, remplie de tendresse et d'écoute, cela demande de changer de méthode et d'entamer un travail plus collaboratif, impliquant des associations, des coopératives et des habitant·e-s dans la conception et la réalisation du projet. Les associations apportent de la diversité et un nouveau regard dans le projet, plus alternatif et engagé. Dans le cadre de CALICO, les membres des associations accompagnent et sensibilisent les habitant·e-s. Ensemble, iels mettent en place une gouvernance partagée et horizontale, (re)donnant la parole à chacun·e. La participation des habitant·e-s dans l'élaboration des plans, qui n'a pas été développée dans ce travail car elle n'a pas eu lieu à CALICO, permet de prendre en compte les besoins des femmes, et pas seulement ceux des hommes. CALICO trouve son succès dans son organisation sociale plutôt que dans son architecture. Le manque d'adaptation architecturale ne permet pas de bénéficier pleinement d'un bâtiment tourné vers le commun, le care et le féminisme. Révolutionner l'habitat exige un changement de politique avec de nouvelles législations concernant le budget, la participation, l'accessibilité, la gouvernance, les besoins, pour de nouvelles formes d'habiter, plus inclusives et collectives. Parce que révolutionner l'habitat est un enjeu à la fois sociétal et environnemental, nous devons, dès lors, transformer nos immeubles existants et obsolètes, pour en faire des habitats plus égalitaires et hospitaliers. Nous devons alors faire avec le déjà-là, pour réparer, ensemble, notre patrimoine architectural.

MEDIAGRAPHIE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

OUVRAGES

Woolf (Virginia), *Une chambre à soi*, 10/18, Paris, 1929, 171p.

Preciado (Paul B), *Je suis un monstre qui vous parle*, Paris, GRASSET, 2020, 127p.

Lepinard (Eleonore), Mazouz (Sarah), *Pour l'intersectionnalité*, Paris, onamosa, 2021, 69p.

PITON (Nadège), SMITH, *Transgalactique*, The eyes publishing, n°11, 2021, 240p.

Chollet (Mona), *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, La découverte, Paris, 2016, 356p.

Bergman (Carla), Montgomery (Nick), *Joie militante, Construire des luttes en prise avec leurs mondes*, traduction de Juliette Rousseau, éditions du commun, 2021, 268p.

Perec (Georges), *Espèces d'espaces*, Seuil, édition augmentée, janvier 2022, 189p.

Salignon (Bernard), *Qu'est-ce qu'habiter?*, Paris, La Villette, 2010, 154p.

Molinier (Pascale), Laugier (Sandra), Paperman (Patricia), *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, 304p.

Ernaux (Annie), *La femme gelée*, Barcelone, Gallimard, 2022, 192p.

Kern (Leslie), *Une ville féministe*, traduction d'Arianne Des Rochers, Eds Du Remue-Ménage, 2022, 224p.

Tuaillon (Victoire), *Les couilles sur la table*, Villeneuve-D'Ascq, Points, 2021, 240p.

Fleury (Cynthia), collectif SCAU, *Soutenir, ville, architecture et soin*, Paris, Pavillon de l'arsenal, 2022, 304p.

Blanmailland (Lise), Emmanuel (Noémie), Gimenez (Laura),

Marques Verissimo de Farias (Carolina), *Une approche féministe du logement, guide pratique, projet d'habitat collectif Angela.D dans CALICO*, Bruxelles, 2022, 118p.

Bastide (Lauren), *Futures*, Paris, Allary Eds, 2022, 325p.

ARTICLES, REVUES

Perroud (Sandrine), «*Comment rendre nos logements moins hétéronormés?*», EPFL, le 20 octobre 2020, url : [https://actu.epfl.ch/news/comment-rendre-nos-logements-moins-heteronormes/?fbclid=IwAR2r_FMQuSD-puM9HKxo_mxyo9-aOnnMS\]hOlns_hX4H6MPMeb09QBSyxa8](https://actu.epfl.ch/news/comment-rendre-nos-logements-moins-heteronormes/?fbclid=IwAR2r_FMQuSD-puM9HKxo_mxyo9-aOnnMS]hOlns_hX4H6MPMeb09QBSyxa8) [consulté le 16 mai 2022]

Legrand (Manon), «*Des béguines aux Babayagas, quelles alternatives de logement pour les femmes ?*», alter échos, 03/04/19, url : <https://www.alterechos.be/longform/des-beguines-aux-babayagas-queelles-alternatives-de-logement-pour-les-femmes/> [consulté le 15 janvier 2023]

CENSORED n°6, *Living in a fantasy world*, 2022, 178p.

Chronique féministe n°122 – *Un toit à soi*, Bruxelles : université des femmes, juillet-décembre 2018, 29p.

MEMOIRES, PFE

Jegousse (Camille), *La grande maisonnée*, Nantes, notice de PFE, février 2022, 67p.

Villemer (Juliette), *A l'abordage*, Nantes, notice de PFE, février 2022, 80p.

Foucault (Elsa), *dé/corps queeriser l'architecture*, Nantes, mémoire, juin 2021, 202p.

Smetcoren (An-Sofie), Dawance (Thomas), Rifaad (Younes), Stegen (Hannelore), Aernouts (Nele), Ryckewaert (Michael), De Donder (Liesbeth), *Care and Living in Community*, CALICO. *Intermediate evaluation*, Bruxelles, rapport VUB, 2020, 218p.

FILMS, DOCUMENTAIRES, SERIES

Livingston (Jennie), *Paris is burning*, film documentaire, 1991, 1h11'.

Trebbi (Cristina), Knigge (Jobst), Utzt (Susanne), Weimar (Stephanie), *Naked*, série documentaire, Allemagne, 2022, six épisodes de 52'.

Giordano (Chiara), Durand (Benjamin), *Après d'elle*, Belgique, 2021, 52'.

CONFERENCES, VIDEOS, PODCASTS

Cycle de conférences La ville au prisme du genre :

Meadows (Fiona), Tufano (Antonella), «*La ville au prisme du genre, Genre et habiter : expérimentations pour un changement des pratiques*», avec Chris Younès, Sabri Bendimerad, Nola Kerstenne et Vincent Leroy à la plateforme de la création architecturale, mardi 8 mars 2022 à 19h, url : <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/evenement/genre-et-habiter-experimentations-pour-un-changement-des-pratiques?fbclid=IwAR05oeIcvWzwS1IzMjTTTEfpNSAaxbp1vQURhCS9RpuLfsBqda-EXr9znYk> [consulté en avril 2022]

Meadows (Fiona), Tufano (Antonella), «*La ville au prisme du genre, Chez soi : après l'urgence*», avec Clara Jung, Doina Petrescu, Marie Leroy et Catherinè Hluszko, à la plateforme de la création architecturale, mardi 5 avril 2022 à 19h, url : <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/evenement/chez-soi-apres-lurgence> [consulté en avril 2022]

Laugier (Sandra), «*Care*», ABC Penser, 13 décembre 2018 url : <https://abcpenser.com/notions/care/> [consulté le 27 mai 2022]

Collectif SCAU, «*Soutenir, ville, architecture et soin*», ENSA Nantes, 04/10/22, 18h30.

Tesson (Marie), «*Que peut le care à l'architecture ?*», Chaire de Philosophie à l'Hôpital, 1'17.

Bouakra (Nedjma), «*La maison des Babayagas : vivre vieilles et libres*», France culture, le 30 novembre 2021, 59'.

Saltel (Delphine), «*Vite, un jardin!*», vivons heureux avant la fin du monde, ARTE radio, septembre 2022, 29'.

ROMANS GRAPHIQUES

Malle (Mirion), *Adieu triste amour*, Montreuil, éditions la ville brûle, 2022, 211p.

Bablet (Mathieu), *Shangri-là*, Ankama, Paris, 2016, 222p.

SPECTACLES

Fournet (Julien), *Ami.e.s il faut faire une pause*, L'amicale, Théâtre Universitaire de Nantes, 28/09/22, 1'30.

Winter family, *Patriarcat vivre en confinement éternel*, Lieu Unique, 12/10/22, 1'10.

EXPOSITIONS

Bien vivre ensemble, une architecture au service de nos aînés, exposition de la Cité de l'architecture et du patrimoine, Caen, Le Pavillon, 08.04.22-28.08.22.

Sick Architecture, Bruxelles, CIVA, 06.05.22-28.08.22.

Queering Brussels, Bruxelles, Halles de Saint-Géry, 10.09.22-21.11.22.

ILLUSTRATIONS, PHOTOGRAPHIES

page de couverture. Dessin de Yuna Steffen et moi-même, retravaillé personnellement pour ce travail de recherche

p16. *Nous construisons des cabanes où guérir*, Delporte (Julie), *décroissance sexuelle*, L'oe De Cravan Eds, 2021, 64p. url : https://twitter.com/cc_canadien/status/1332309448652591104

p20. *CALICO*, dessin personnel, inspiré d'une photographie de CALICO. url : <https://www.cltb.be/calico/>

p21. *Organigramme 1*, inspiré d'un organigramme présent dans le rapport n°4 de la VUB (2022)

p29. *La buanderie*, collage personnel inspiré de la buanderie commune du projet La Borda, url : <http://www.laborda.coop/ca/projecte/fotografies/>

p33. *La garderie*, collage personnel

p40. Bablet (Mathieu), *Shangri-là*, Ankama, Paris, 2016, 222p. url : <https://www.actuabd.com/Shangri-La-la-nouvelle-referance-en-matiere-de-SF>

p43. *La salle commune*, collage personnel

p45. *La Borda* palier, url : <http://www.laborda.coop/ca/projecte/fotografies/>

p47. *La Borda* patio commun, url : <http://www.laborda.coop/ca/projecte/fotografies/>

p50. *Organigramme 2*, inspiré d'un organigramme présent dans le rapport n°4 de la VUB (2022)

p53. *L'appartement commun*, collage personnel

p56. *Organigramme 3*, inspiré d'un organigramme présent dans le rapport n°2 de la VUB (2020)

p58. *Organigramme 4*, inspiré d'un organigramme présent dans le rapport n°2 de la VUB (2020)

p63. Malle (Mirion), *Adieu triste amour*, Montreuil, éditions la ville brûle, 2022, p181

p71. *La cuisine commune*, collage personnel

p77. *La maison de naissance*, collage personnel

p80. Malle (Mirion), *Adieu triste amour*, Montreuil, éditions la ville brûle, 2022, p178

p81. *La maison de mourance*, collage personnel

p84. *La Borda-terrasse commune*, url : <http://www.laborda.coop/ca/projecte/fotografies/>

p85. Maquette concept réalisée dans le cadre du studio de projet Muter Habiter Penser, photographies réalisées par Yuna Steffen

p88. *Place Léon Aucoc*, Bordeaux, Lacaton&Vassal, 1996, url : <https://www.lacatonvassal.com/index.php?idp=37>

p90. *Studio MHP*, photographies de Yuna Steffen

p91. *La borda-espace commun*, url : <http://www.laborda.coop/ca/projecte/fotografies/>

p95. *Le potager*, collage personnel

p99. *Le jardin partagé*, collage personnel inspiré de l'affiche «Jardin partagé » à l'Espace Quinière – Rosa-Parks, url : <https://www.blois.fr/agenda/2022/quiniere-jardin-partage>

p102. *Le jardin de Derek Jarman*, url : <https://www.anothermag.com/design-living/10832/the-trouble-with-clothes-shopping-as-written-by-derek-jarman>

p103. *Le hall d'entrée*, collage personnel

p107. *La Borda-entrée*, url : <http://www.laborda.coop/ca/projecte/fotografies/>

p110. Ishigami (Junya), *Impossibly Thin Table by Junya Ishigami* (9,5m x 2,6m), 2006, url : <https://socks-studio.com/2016/07/07/the-limits-of-rationality-impossibly-thin-table-by-junya-ishigami-2006/>

p111. *Tea house*, Grau Architects, Cziesyn (Pologne), 2022, url : <http://grau.sk/project/tea-house>

p114. Dessins personnels, réalisé en avril 2021 dans le cadre du

studio de projet L'Ailleurs Commence Ici (S6)

p127. Dessin personnel, réalisé en novembre dans le cadre du studio de projet Muter Habiter Penser (S7)

ENTRETIENS

Entretien avec Laura, accompagnatrice des habitantes Angela.D et membre de l'association Angela.D, le 26 octobre 2022 à CALICO

Entretien avec Gaëtan, habitant de CALICO et membre de Passages, le 2 décembre 2022 à CALICO

Entretien avec Isabelle, habitante de CALICO et membre de Passages, le 5 décembre 2022 à CALICO

Echanges par mail avec Anne-Laure, accompagnatrice des habitant.e.s de CALICO dans le projet, et membre du CLTB

TABLE DES MATIERES

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Remerciements	7
Sommaire	9
Avant-propos	11
Introduction	15
CALICO	20

FEMINISME ET L'HABITAT 23

***Pourquoi l'habitat est-il une question féministe?* 23**

DES OCCUPATIONS SPATIALES INÉGALITAIRES 25

La théorie des sphères séparées	25
Le travail reproductif, ou le care domestique	26
La fée du logis	28
Décloisonner les tâches domestiques, et l'espace domestique	31

VIOLENCES 32

Violences de rue	35
Violences conjugales : le privé est politique	36
Des logements inadaptés	38
Anonymat	39

VERS UNE ARCHITECTURE SÉCURISANTE ET HOSPITALIÈRE 40

Une chambre à soi	41
Voir et être vus	42
Des espaces communs	45

UN ACCOMPAGNEMENT PÉDAGOGIQUE 48

Les enjeux de l'accompagnement	48
L'accompagnement à CALICO	49
Les outils pour accompagner	52

UNE GOUVERNANCE VECTRICE 56

D'AUTONOMISATION ET D'ÉMANCIPATION

Les gouvernances à CALICO	56
Une gouvernance partagée et horizontale	59
Pour un empowerment de l'habitant·e	61

CARE ET L'HABITAT

65

*Que se passe-t-il quand le care est
au centre de l'habitat?* 65

QU'EST-CE QUE LE CARE? 67

L'histoire du care 67

Le care comme politique de ménagement 69

Politiser le care 70

LA MISE EN COMMUN POUR REPENSER LE SOIN 74

Fabriquer du commun pour favoriser les solidarités 74

Collectiviser les soins aux autres : le cas de l'habitat
intergénérationnel 75

Pour s'éduquer ensemble 79

Recentrer l'habitat sur le concept de l'amitié 83

ENTREtenir · MAINTENIR 86

Réparer ensemble 86

Entretenir ensemble 87

Prendre soin : le cas du studio de projet 89

Muter Habiter Penser

Sensibilisation dès l'enfance 92

PRENDRE SOIN DES NON-HUMAIN·E·S 93

Accueillir les non-humain·es 94

Pour un habitat écoféministe? 97

L'expérience du jardin et du potager 98

Pour aller vers des formes de vie plus collectives
et égalitaires 102

COMMENT FAIRE VILLE ENSEMBLE? 105

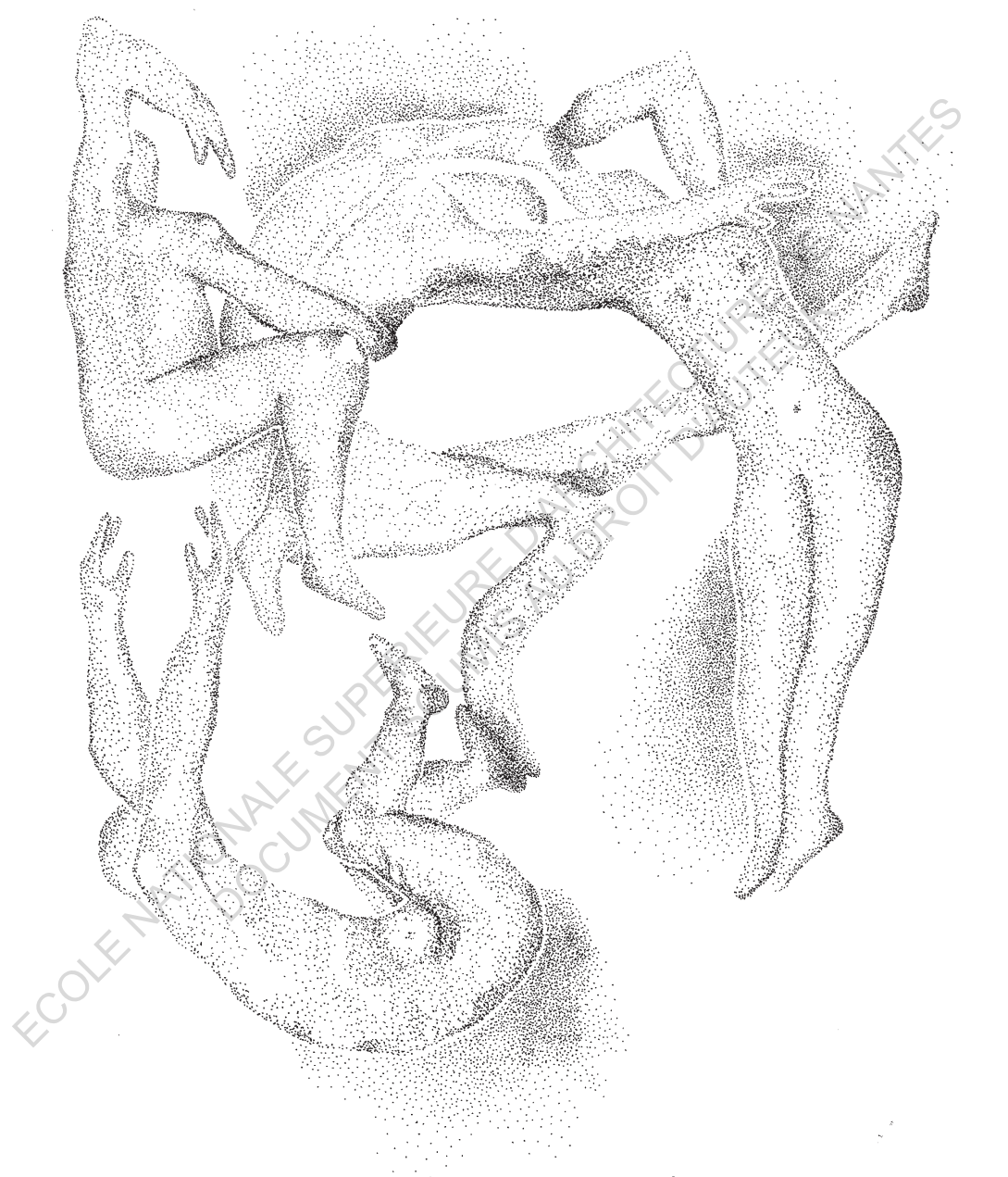
L'espace comme un spectre 105

Le bâtiment comme tissu de relations continues 106

Des espaces de micro-convivialités 109

Conclusion 113

Médiagraphie 116



Enchantement Féminisme Care Vivre ensemble Commun
Hospitalité Égalité Transformer Cultiver Non-humain·e
Soin Intergénérationnel Habitant·e·s Partage Éducation
Sensibilisation Association Gouvernance Aide Nettoyer
Cuisine Jardin potager Accueil Fête Quartier Ville
Convivialité Soi Réinventer Imaginer Réactiver Liens
Inclusivité Quotidien Tendresse Corps Tricoter Aimer
Soutenir Habitat Force Collectif Arroser Buanderie
Ménagement Solidarité Rigoler Collectiviser Terre Amitié